

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

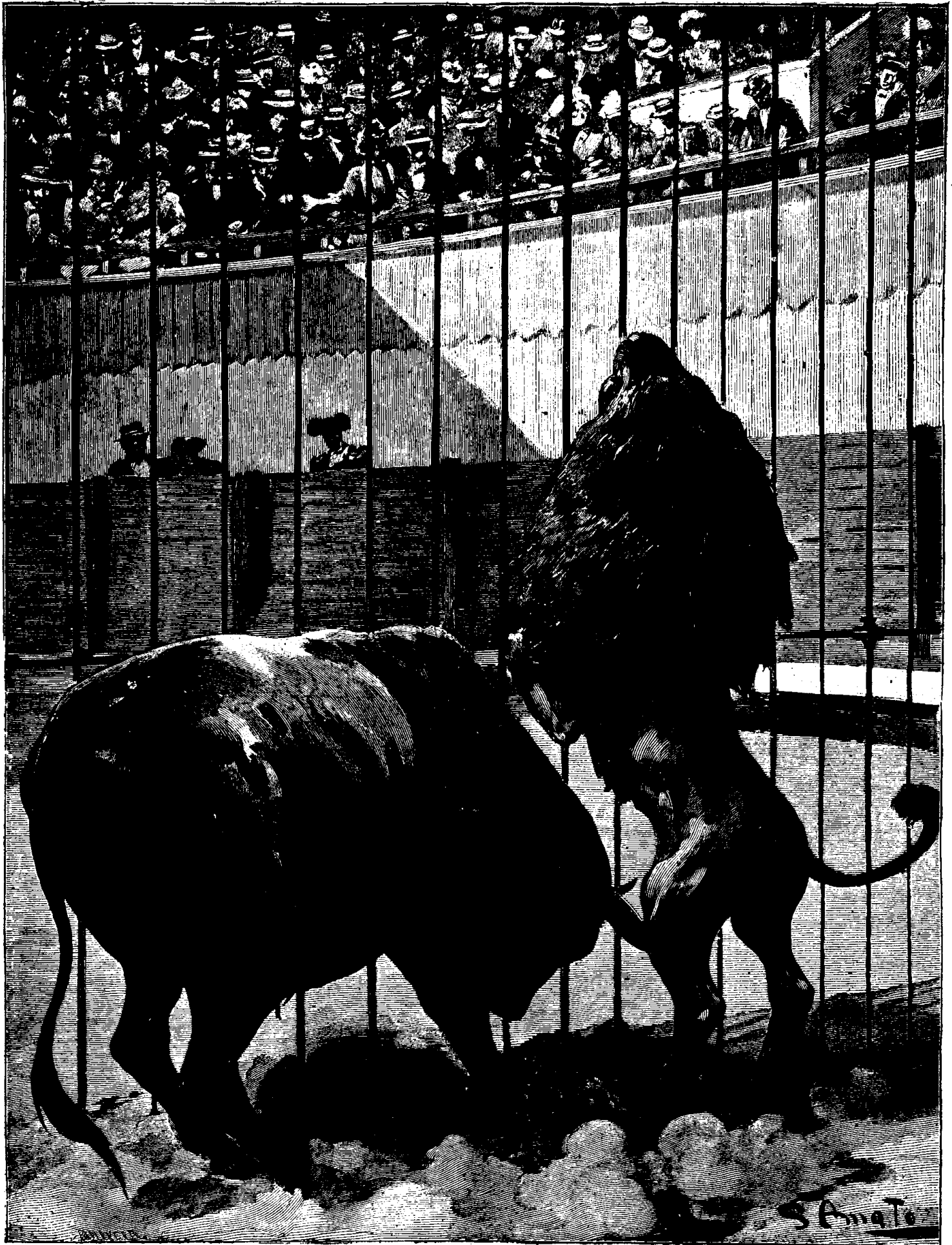
16^{ME} ANNÉE, No 797.—SAMEDI, 12 AOUT 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



FRANCE.—Combat d'un lion et d'un taureau aux arènes de Roubaix

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 AOUT 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par Ed. Cabrette.—Femmes Révées par Firmin Picard.—Le marquis de Montcalm, par Ed. Plachut.—Le premier zouave canadien.—Petite fable.—Poésie : Le jour du Seigneur, par Joseph Liesse.—Cinq ans plus tard, par Laurette de Valmont.—Le sommeil du Berger.—Poésie : Inutile cognée, par Chs Talbère.—Enfants et vieillards, par le chanoine d'Agrigente.—Rêverie : La nuit, par Paul Calmet.—M. Henri Barbeau.—Souvenirs de Rome, par Léon Descaries.—Combat d'un lion et d'un taureau.—Petite poste.—Un quadrille peu banal, par J.-E. Fortier.—Monologue : Etre Blonde, par Henriette Bezançon.—Courrier de la Mode, par Blanche de Gély.—Renseignements divers.—Devinette.

GRAVURES : Combat entre un lion et un taureau, à Roubaix, France.—La mort du marquis de Montcalm (double page).—Mode : Nouveaux modèles de coiffures.—Portrait de M. Henri Barbeau.—Gravure du feuillet.—Devinette.—Un poste dangereux.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les Américains du sud des Etats-Unis sont en train de donner au monde entier une excellente idée de leur degré de civilisation.

Après avoir fait périr de misérables nègres et avoir mutilé des enfants, il y a quelque temps, ils se reprennent de fureur contre de pauvres émigrants, et les voilà qui lynchent cinq Italiens, d'un coup, à Tallulah.

C'est une répétition des meurtres de la Nouvelle-Orléans, en 1890.

A ce propos, un de nos confrères se demande quelle serait l'attitude de la Grande République si on lui apprenait, soudain, que cinq de ses citoyens ont été mis à mort, sans forme de procès, en Italie ?

Vous faites-vous une idée de l'immense cri d'indignation que pousseraient nos voisins et de l'ardeur qu'ils mettraient à exiger une réparation éclatante ?

Vous vous rappelez tous l'explosion du Maine, dans le port de la Havane, et ses résultats pour la malheureuse Espagne, qui n'était peut-être pas coupable, et qui, en tous cas, ne devait pas mériter la terrible punition qu'on lui a infligée ? Ceux qui n'étaient pas intéressés dans cette lutte d'un géant contre un nain, n'ont pas manqué de faire de tristes réflexions sur cette pénible guerre

L'Italie a dressé une note au sujet de ces lynchings, au gouvernement des Etats-Unis, mais nous ne croyons pas que ce dernier prenne la chose en sérieuse considération. Les Anglo-saxons de l'Amérique septentrionale ont une trop haute idée de leur supériorité pour faire des excuses à une nation européenne. Qu'est-ce qu'un Italien comparativement à un Américain ? Bien peu de chose ! Si nos voisins se sentent les plus forts, ils ne manqueront pas de rééditer la fable du loup et de l'agneau avec une légère variante, et l'Italie en sera pour ses frais.

Ce qui ne m'empêche pas de croire que la chose ne se serait pas passée de même si les rôles eussent été renversés.

* * * *

Certes, je ne nie pas les qualités du peuple américain, mais je conteste ses prétentions à la perfection absolue, qu'il serait à la veille d'atteindre s'il fallait en croire ses écrits et ses paroles. De récents succès l'ont enflé à un tel point qu'il est bon de le descendre du piédestal où il se place volontiers pour s'offrir à l'adoration des autres peuples, sans quoi, il croira que possession vaut titre et il deviendra intolérable. Un peu d'humilité et de respect ne lui ferait pas de tort, mais qui se chargera de les lui inculquer ?

* * * *

Et ce que nous disons des Anglo-saxons du pays limitrophe, nous pourrions le dire de bon nombre de ceux qui demeurent en ce pays.

C'est un cliché banal des journaux de langue anglaise, de dire que les Canadiens-français ne sont que des ignorants et que les illettrés pullulent dans la province de Québec. Un journal hebdomadaire de cette ville vient de relever, à ce propos, un fait qui nous venge de bien des injures. Il nous montre un état de choses encore plus répugnant que celui que l'on nous reproche, sans raison. Lisez bien :

MARMORA, 18 juillet. — A l'enquête tenue sur la mort de la fille de James McCoy, âgée de 16 ans, que l'on suppose s'être empoisonnée avec de la strychnine. Laura Maybee, 9 ans, fille de McCoy a été interrogée, mais pas sous serment. Elle a dit : *Je n'ai jamais été à l'école je ne sais pas s'il y a un Dieu ; jamais les prédicateurs ne visitent notre maison ; je ne sais ni lire ni écrire.*

Dire que c'est l'enfant d'un citoyen d'Ontario !

Nous pouvons avoir des illettrés (et encore leur nombre diminue rapidement), mais nous n'avons pas d'enfants élevés comme des petites bêtes, sans la connaissance d'un être supérieur. A neuf ans, nos enfants savent leur cathéchisme, leurs devoirs envers le prochain et envers le Dieu Créateur.

* * * *

Et pour changer de sujet du tout au tout, vais-je me risquer de vous parler de nos banques ? La chose n'en vaut plus la peine. Le premier moment d'affolement passé, les déposants ont compris qu'ils ne jouaient pas un beau rôle et les conseils de nos concitoyens éminents ont été écoutés. La peur faisait des ravages chez les petits déposants surtout. Il est vrai que, d'ordinaire, ce sont eux qui ont le plus de misère à faire des économies et qu'ils tiennent à leur argent avec d'autant plus d'âpreté qu'ils l'ont gagné péniblement. Mais il n'y avait pas de raison pour agir ainsi. Les affaires vont bien partout, le commerce est florissant, l'industrie prospère, nos banques ne peuvent manquer de se ressentir de cet état de choses et il aurait été malheureux qu'on n'eût pas compris cela. Bref, la panique est passée et l'ordre règne... à Montréal.

* * * *

Il reste bien la liquidation de la banque Ville-Marie, dont le nom français a trompé tant des nôtres, mais les comités de vigilance qui s'établissent partout vont se rendre compte de la manière dont leurs fonds ont été administrés et les coupables (si coupables il y a) n'échapperont pas au bras vengeur de la justice.

En attendant, soyons calmes, et ne nous exposons pas à détruire nos institutions financières.

EDOUARD CABRETTE.

FEMMES RÉVÉES

Un peu de bienveillance, mais aussi beaucoup de ce sentiment bas que Fénelon a dépeint comme la cause du malheur des peuples et des individus ont accueilli le beau livre de M. Albert Ferland, l'un de nos meilleurs versificateurs, l'un des premiers de nos poètes canadiens au point de vue de la forme.

Nous n'éprouvons nul désir de défendre M. Ferland contre ses détracteurs ; son esprit est trop au-dessus de ceux que le grand archevêque de Cambrai a marqués comme déshonorés par ce sentiment qui ne supporte pas l'ombrage des plus modestes lauriers.

Cela dit à l'honneur du gracieux poète, nous allons l'examiner—ou plutôt, examiner son œuvre nouvelle—au point de vue chrétien.

C'est un chrétien, en effet, que ce poète, c'est un fier catholique. Timide d'une timidité de jeune fille quand il s'agit des questions qui agitent habituellement les humains, vous le voyez s'animer, se grandir, dès que la religion, nos prêtres, la morale sont attaqués : il est alors persuasif, éloquent, incisif et même très mordant—parce qu'il est très instruit en matière religieuse, parce qu'il est convaincu, parce qu'il aime Dieu et l'Eglise par-dessus tout.

Dans tous ses écrits, sans apprêts, sans affectation il est religieux, profondément religieux. Etudions-le dans le bijou qu'il vient d'éditer, voyons ce que c'est que ses Femmes révées.

Je commence par ses *Litanies de la Femmes* :—n'at-on pas eu la simplicité naïve de lui reprocher ces vers délicieux, sous l'insidieux prétexte qu'un poète de France (Baudelaire), a adressé sous cette forme des supplications à *Saton* !—Je le demande au plus prévenu : quel rapport peut-il exister entre ceci et cela ? Je vous le demande aussi : est-il interdit de composer des tragédies, parce que Racine ou Corneille en ont écrit, ou de parler des *Précieuses*, sous prétexte que Molière a si bien fustigé les *Précieuses* ?... —Dans ses *Litanies*, il a soin de donner l'origine de la Femme : chef-d'œuvre de Dieu, ce qu'il nous rappelle quelques lignes plus bas. Et si, dans des vers d'une facture irréprochable, il s'incline devant "celle qui sait, d'un baiser, pacifier nos cœurs et tempérer nos fièvres," n'est-ce pas tout naturel : "elle porte dans l'âme le vestige éclatant du passage de Dieu !"

Ses *Chants d'Amour*, traduits du *Cantique des Cantiques*, semblent une évocation du majestueux épithalame de Salomon ; il y a, dans ce dialogue admirable, une forte empreinte de la poésie orientale à la magnificence de laquelle notre pauvre langue française ne se prête pas aisément. Il faut comprendre ces textes sacrés pour en goûter les extatiques beautés. Jamais je n'ai entendu, sans la plus profonde émotion, les paroles de l'Eglise aux fêtes de la sainte Vierge ; on me permettra de transcrire une des antennes des Vêpres : "*Nigra sum, sed formosa, filia Jerusalem : ideo dilexit me Rex, et introduxit me in cubiculum suum.*"

C'est simplement ravissant.

Il n'est pas aisé de traduire nos livres saints ; mais on ne pourrait le faire avec plus de délicatesse, de sentiment profond que M. Ferland ne l'a fait dans *Beauté des Epoux*. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ce chant :

L'ÉPOUX

*Vois donc, ma sœur, épouse, ô fontaine scellée,
Comme ton corps est scelle et d'aspect gracieux !*

L'ÉPOUSE

*Vois donc, ô mon époux, ô lis de la vallée,
Comme en toi toute chose est parfaite à mes yeux !*

L'ÉPOUX

*Tes cheveux sont pareils à des troupeaux de chèvres
Poursuivant sur les monts leurs chemins contumiers.*

L'ÉPOUSE

*La myrrhe, ô bien-aimé, distille de tes lèvres,
Tes cheveux sont pareils aux pousses des palmiers.*

L'ÉPOUX

*Tes mains qui des couleurs de l'aurore sont teintes
Semblent deux papillons autour de toi volant.*

L'ÉPOUSE

Tes mains, faites au tour, sont pleines d'hyacinthes,
Et ta tête superbe est un or excellent.

L'ÉPOUSE

Tes yeux dont le regard a blessé ma prunelle
Sont purs comme les flots des vagues d'Hésébon.

L'ÉPOUSE

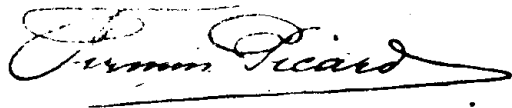
Tes yeux à qui mon corps chastement se révèle
Sont clairs comme les eaux des puits de Salomon.

Est-ce du matérialisme, ces vers délicats où la pensée de Salomon est si bien traduite ? Est-ce l'exaltation pure et simple de la beauté plastique ?—Il ne faut connaître ni les Livres Saints, ni surtout M. Ferland, pour avancer une affirmation aussi fautive, que rien, dans l'ouvrage nouveau de notre poète, ne fait supposer.

Remarquez, en effet—et cette remarque seule met à néant ces gros mots : *Matérialisme, beauté plastique seule encensée*—remarquez qu'il n'y a pas une description ! C'est par une action descriptive que, seulement, l'auteur eût pu tomber dans le matérialisme, eût pu adorer la beauté plastique.

La poésie de M. Ferland reflète sa belle âme : elle est douce, calme, reposante, suave, onctueuse, et si elle sait parler de la beauté corporelle, c'est dans le sens qu'indiquait saint François de Sales lorsqu'il disait : "Rapportez à Dieu la beauté que vous voyez dans les créatures, parce que cette beauté est un reflet de celle du Créateur."

Les cieux et la terre racontent votre gloire, ô Dieu saint : les fleurs, les arbres, les hommes, toute créature publie vos grandeurs !



P.-S.—On peut se procurer *Femmes Révêes* en adressant 35 cents à M. Firmin Picard, poste restante, ou à l'auteur, M. Albert Ferland, 603c, rue Sanguinet, Montréal.

LE MARQUIS DE MONTCALM

(Voir gravure)

Entre les beaux noms de la vieille aristocratie française, il en est qui ne se présentent à notre esprit qu'entourés d'une indélébile auréole de gloire. Dans cette brillante pléiade figure, sans cortège, celui de Montcalm, mort en 1759, au Canada, en combattant pour la France.

Les milliardaires de l'époque actuelle, tout aussi bien ceux de France, d'Angleterre, que ceux des États-Unis, pourront bien s'affubler de titres nobiliaires achetés au rabais dans des chancelleries besogneuses, jamais ils ne parviendront à passer, à nos yeux, pour les descendants du beau Dunois ou du chevaleresque Bayard. "La caque sent toujours le hareng," disait souvent, à *mezza voce*, Napoléon Ier, en parlant de certains nobles de sa création. Le fait est qu'il arrive toujours un moment où, par la loi inéluctable de l'atavisme, la roture se fait jour sous l'habit constellé de décorations d'un parvenu titré.

Par Henry de la Madeleine, "un des esprits les plus oubliés et les plus fins de la moitié de ce siècle, j'eus l'honneur, à Ems, d'être présenté, en 1868, au dernier descendant des Montcalm. Par ses manières aristocrates, polies, peut-être polies à l'excès pour nous qui les négligeons, sa race de gentilhomme de vieille roche éclatait aux yeux comme la lumière du jour. Il advint, m'a raconté mon interlocuteur, qu'un de ses voisins de campagne, mauvais coucheur, lui fit signifier un exploit d'huissier. Le marquis de Montcalm crut de son devoir de châtelain de reconduire l'officier ministériel jusqu'à la porte de son manoir, et de lui dire : "Monsieur l'huissier, à l'honneur de vous revoir !" Combien d'autres, comme la Dorine de *Tur-tufe*, eussent voulu

... sur son mufle asséner
Le plus beau coup de poing que l'on puisse donner !

Et ce fut avec courtoisie exquise que le descendant de Montcalm me fit le récit qu'on va lire :

"Notre famille est une des plus anciennes de Rouergue et, dès le XIIIe siècle, plusieurs de ses membres s'étaient rendus illustres. Nul doute que son origine ne remonte au temps où les Gaulois mêlèrent leur sang à ceux des nobles romains qui, après la conquête des Gaules par Jules César, se fixèrent dans nos contrées. Mon bisaïeul, le général français, Louis-Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Véran, sur lequel vous désirez être renseigné, naquit au château de Condiac, près de Nîmes, en 1712.

"Comme tous les cadets des grandes familles de la noblesse française, il eut à se décider entre le froc du moine, la robe du magistrat ou la carrière des armes. Il embrassa cette dernière et, presque imberbe, il était déjà capitaine. Si, dès 1743, il fut nommé colonel d'infanterie, il ne le dut ni à sa naissance ni à son nom, mais à sa valeureuse conduite en Italie. A la bataille de Plaisance, il avait été blessé trois fois ; et il tomba blessé deux fois encore au combat d'Exilles. Il aimait le cheval et, dès qu'il fut nommé brigadier, ce qui correspond à notre grade de général de brigade, il demanda à entrer dans un corps de cavalerie.

"Louis XV le nomma maréchal de camp, et c'est en cette qualité qu'il fut envoyé au Canada pour y combattre les Anglais, ces éternels ennemis qui, maîtres déjà d'une grande partie de l'Amérique du Nord, cherchaient à nous en déloger. C'était à l'aurore de la fatale guerre de Sept ans—1756 à 1763—guerre européenne, qui eut pour cause la lutte entre l'Autriche et la Prusse à propos de la Silésie dont celle-ci s'était emparée. La Prusse conserva la Silésie, mais la France, qui avait pris part à la guerre, perdit sa marine, le Canada et presque la totalité de ses possessions dans les Indes.

"Dès son débarquement sur le sol canadien, sur ces "quelques arpents de neige," comme le qualifiait Voltaire dans son ignorance, et pour la possession desquels il ne comprenait pas que la France fit de si grands efforts, le marquis de Montcalm ne compta que des triomphes. Il battit les Anglais, en diverses occasions, et s'empara, sans coup férir, du fort Oswego, puis du fort Georges.

"Telle était pourtant, en hommes et en vaisseaux, l'écrasante supériorité de l'ennemi, que des supplices incessants de secours furent adressés par le général français à Paris. Tout en comptant—trop sans doute—sur la valeur de ses troupes, composés de grenadiers de France, de Peaux-Rouges, Iroquois et Hurons à la plume d'aigle, il craignait qu'en se voyant oubliées par des ministres incapables, celles-ci ne fussent frappées d'un découragement funeste. Il n'en fut rien pendant longtemps, car leur chef leur communiquait sa bravoure ardente et, près du fort de Carillon, il battait un corps anglais commandé par lord Abercromby.

"Hélas ! plus nos forces diminuaient, par suite de combats journaliers, et plus augmentaient celles de nos ennemis. Montcalm dut se replier sur Québec, d'où, après un siège de deux mois sans qu'il lui fût envoyé de secours, il sortit avec une héroïque petite armée de dix mille hommes pour offrir la bataille à une armée de trente mille. Certes, ce fut une faute, mais il convenait mieux à des Français de mourir les armes à la main et en combattant, que de périr tristement de faim et de misères. La lutte fut acharnée, et, dès le début de l'action, Montcalm reçut deux blessures.

"Une troisième l'étendit mortellement frappé sur le champ de bataille.

"—Combien de temps ai-je à vivre ? demanda le héros au chirurgien qui le pansait.

"—Quelques heures.

"—Alors tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec."

"Trois grenadiers le hissèrent sur un cheval et entrèrent dans la ville. Il n'y avait que des femmes, qui, en voyant le sang couler de ses blessures, éclatèrent en sanglots, s'écriant : "Le marquis est mort !" Et lui, s'efforçant de sourire, leur disait : "Ne vous affligez pas pour moi !"

"Avant de mourir, il dicta les lignes suivantes qu'il fit adresser au commandant de l'armée anglaise : "Général, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés ; qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur."

"Il mourut le 14 septembre 1759, le lendemain de la bataille, et fut inhumé dans la chapelle des Ursulines, dont les obus anglais avaient déjà fait une ruine. Dans l'*Histoire des Ursulines de Québec* se lisent ces lignes :

Ce fut le soir même du 14, vers neuf heures, à la lueur des flambeaux, que se fit la cérémonie funèbre ; les ténèbres et le silence planaient tristement sur les ruines de la cité, pendant que défilait le lugubre cortège composé du clergé, des officiers civils et militaires, auxquels se joignirent, chemin faisant, les hommes, les femmes et les enfants qui erraient çà et là au milieu des décombres. Les cloches restèrent muettes, le canon ne résonna pas, et les clairons furent sans adieu pour le plus vaillant des soldats.

"De son côté, le général Wolfe, commandant les forces anglaises, avait été mortellement atteint et, le 18 de ce même mois de septembre, la ville de Québec, capitale de ce Canada resté français malgré la France, capitulait. Un obélisque de marbre, en l'honneur de Montcalm et de Wolfe, y fut élevé, en 1827, par le comte de Dalhousie, gouverneur anglais.

"François-Paul-Joseph, marquis de Montcalm, fils de notre héros, prit part, comme officier de marine, sous les ordres des amiraux d'Estaing et Suffren, à la guerre pour l'indépendance de l'Amérique du Nord. Il fut de ceux qui, avec Lafayette et ses glorieux volontaires, vengèrent, sur les Anglais et dans le Nouveau-Monde, nos désastres de la guerre de Sept ans."

EDMOND PLAUCHUT.

LE PREMIER ZOUAVE CANADIEN

Dieu se plaît à éprouver surtout ceux qu'il aime : et nos compagnons d'armes de Rome ne sont point exempts de ses coups.

Nous avons dit naguère comment notre ami, nous dirions presque notre modèle, durant les vingt ans qu'il a occupé sans siège au tribunal, M. le juge de Montigny, a dû résigner sa position : un mal implacable le forçait de se retirer. Ce fut une désolation générale, atténuée il est vrai par l'excellent choix de ses successeurs auxquels nous voulons donner à nouveau un juste tribut d'hommages.

Aujourd'hui, nous venons supplier tous nos compagnons d'armes, leurs familles, nos aimables lectrices, nos chers lecteurs, de demander à Dieu pour l'excellent M. de Montigny le courage et la résignation dont il a absolument besoin actuellement : la Faculté a rendu son arrêt, il faut faire l'amputation d'une jambe à M. le Juge. L'état de faiblesse dans lequel il se trouve peut rendre cette opération plus difficile : c'est pourquoi nous prions pour lui.

Le saint Pontife Pie IX a fait bien des miracles déjà : il ne peut rester sourd aux prières de ses enfants.

Un autre de nos amis est frappé également : notre compagnon d'armes M. McGown, inspecteur des écoles catholiques, a été atteint d'apoplexie : recommandons-le, lui aussi. En priant pour nos frères, c'est sur nous que nous appelons du même coup les bénédictions de Dieu.

FIRMIN PICARD.

PETITE FABLE

Un écrivain célèbre, au cours d'un long voyage, Devint le prisonnier d'un peuple anthropophage. Pour le dîner du chef il fut donc apprêté...

MORALE

Et jamais un auteur ne fut aussi goûté !

LE JOUR DU SEIGNEUR

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia,
parce qu'il s'était reposé en ce jour,
après avoir achevé son œuvre.

GENÈSE.

*C'est le jour du Seigneur : tout le ciel le proclame ;
Le soleil est plus beau dans un azur plus doux,
Et les chants des oiseaux que leur nichée en flamme
Sont plus voluptueux, et les verts sont plus mous.*

*Par intervalle, au loin, dans les airs, sur les brises,
Comme des voix du ciel qui parlent tour à tour
Montent les chœurs chantants des cloches des églises
Où s'ouvre l'évangile en ses pages d'amour.*

*Vous avez remué pendant six jours la glèbe,
Laboureur ! Le travail sans repos est amer ;
La terre sans le ciel n'est que l'antique Frère
Où se mêlent, grouillant, le reptile et le ver.*

*Dans vos yeux la lueur des choses éternelles
Jette son reflet grâce et tout plein de douceur.
Vous songez... vers les loins se tournent vos prunelles
Et sur votre âme passe un souffle caresseur.*

*Et votre cœur est plein des prières de l'aube,
D'un confiant espoir, d'harmonie et de foi ;
Et quand la nuit viendra, dans les plis de sa robe
Vous vous endormirez reposés, sous émoi.*

*Et les plaines là-bas s'étendent solitaires
La moisson pousse et nèle aux brises ses senteurs.
La grande solitude a repris ses mystères,
Son silence rempli de murmures chanteurs.*

*Mais voyez... on dirait qu'aimante, intelligente,
Elle exhale sa sève ainsi qu'un pur encens.
C'est le jour du Seigneur : la plaine diligente
Pour bénir Dieu s'unît aux cœurs reconnaissants.*

JOSEPH LIESSÉ.

CINQ ANS PLUS TARD

(Suite d'Edgar ou Gaétan)

Villa des Peupliers, octobre 189...

A ma cousine Mme Eliane Villemain.

Il y a cinq ans, j'étais si heureuse ! Oh ! Laissez-moi vous rappeler à vous, ma chère cousine, ces rêves de bonheur qui ont passé comme passent les roses, qui ont pâli comme pâlisent les nuages dorés de l'aurore ! Il y a cinq ans !... C'était un matin d'octobre, un de ces beaux jours d'automne où la nature semble vouloir revivre des heures de printemps, le pâle soleil versait ses rayons attiédés sur la nature mourante, et dans les arbres dépouillés les dernières feuilles semblaient une parure oubliée par le grand vent.

A la petite chapelle, près de la Villa des Peupliers, un vieil abbé bénissait l'union de M. Gaétan de Monfort et de Mlle Claire d'Yvetot. J'étais si heureuse alors... Oh ! Vous êtes vraiment bonne de m'écouter chaque année vous rappeler ces heures de félicité et de joie envolées si tôt, ces moments de bonheur si vite éclipsés ! Il me semble qu'en vous confiant mes peines, mes ennuis, je sentirai peut-être quelque consolation rentrer en mon âme abattue.

Il y a cinq ans, quand j'épousais M. de Monfort, je croyais au bonheur, mais j'appréhendais l'avenir, et j'avais bien raison. Oh ! Que les fleurs d'orangers durent peu ! Pour moi, elles se sont fanées si tôt ! Trois ans de bonheur parfait, c'était trop, et vous, il y a dix ans que vous êtes heureuse. Oh ! Ma chère Eliane, je ne suis point jalouse de votre bonheur, et je vous en souhaite encore, toujours !

Vous rappelez-vous, il y a deux ans, dans la même petite chapelle où l'on avait célébré mon mariage, par un même jour du mois d'octobre, mais un jour triste comme mon cœur, le même vieil abbé qui nous unissait, il y a cinq ans, levait sa main tremblante pour donner une dernière bénédiction à mon pauvre Gaétan !... Et il ne me reste plus rien au monde, rien que ma petite Gilberte. Dans ses grands yeux d'un bleu saphir, je revois l'âme de mon cher Gaétan, et vous qui ne l'avez pas vue depuis deux ans, aujourd'hui vous la trouveriez belle, belle comme lui !

Que dis-je, ma chère Eliane ? Il me reste encore

vous, il me reste encore votre amitié, et la distance qui nous sépare n'est qu'un nuage que mon âme franchit tous les jours. Et quand je relis vos lettres si bonnes, si pleines d'affectueuse sympathie, il me semble que mon cœur entend encore un écho lointain du bonheur, que mon âme respire encore un souvenir des derniers effluves d'un parfum de rose !...

Ecrivez-moi encore, écrivez-moi toujours. Je ne me lasse pas de vous lire, vous êtes si sincère !

Au revoir, ma chère Eliane, mon cœur, brisé par la souffrance, garde pour vous la même amitié, la même affection.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, novembre 189...

A Mme Eliane de Villemain,

Novembre, c'est si triste, ma chère cousine ! Mais, comme c'est bien plus triste encore quand, sur notre cœur, pèse le poids d'un cercueil !

A la Villa, les peupliers ont perdu leurs feuilles, les oiseaux ont quitté le bocage, et tout est monotone comme ma vie qui n'est plus, ma chère Eliane, qu'un paysage sans soleil, un firmament sans étoile, une fleur sans parfum !

Dans le grand cimetière, sur la tombe de mon pauvre Gaétan, il n'est plus rien qui parle de moi au cher défunt. Les fleurs se sont fanées et la terre, refroidie par les vents glacés d'automne, attend la première neige qui couvrira d'un même linceul toutes les tombes du grand cimetière.

Oh ! Ma chère Eliane, je suis vraiment cruelle de vous parler ainsi de ma douleur, comme si je ne savais pas que votre amitié pour moi vous fait souffrir de mes souffrances. Mais, c'est fini. Écoutez-moi, vous qui vous intéressez à tout ce que je fais, à tout ce qui m'arrive.

Il y a deux jours, l'on vint m'annoncer un Monsieur, qui désirait voir Mme de Monfort, et après le traditionnel "Faites entrer," j'aperçus devant moi... devinez qui... Eh bien ?... Vous n'avez pas trouvé ?... C'était... M. Edgar de Varny.

Il y avait cinq ans que je ne l'avais pas vu. Oh ! Comme il est changé ! Ses joues ont pâli, ses grands yeux bruns se sont obscurcis sous un voile de tristesse, et sur ses traits altérés, on ne lit plus que la souffrance et l'ennui.

Vous rappelez-vous, ma cousine, comme M. de Varny avait un beau talent d'artiste ? Il m'a avoué, bien candidement, qu'après mon mariage, ne sachant que faire, il s'était livré plus que jamais aux beaux arts. Il a étudié sous de grands maîtres, il a voyagé, et maintenant depuis deux mois, il peint et travaille, non loin de la "Villa des Peupliers."

Je vous avoue, ma cousine que je l'ignorais complètement ; dans notre grande ville, il passe tant d'artistes qui ne reviennent plus, tant de voyageurs qui n'y vivent qu'un jour.

Ai-je besoin de vous relater ici notre conversation ? Oh ! Non, ma chère Eliane, vous devinez si elle fut banale. Laissez-moi vous dire, en toute sincérité, que la mémoire de mon cher Gaétan était plus forte que le souvenir de l'amour de M. Edgar. A vous, ma cousine, je vais répéter bien bas, les derniers mots de M. de Varny.

—Madame, dit-il, pardonnez-moi ! Mais quand, il y a trois mois, j'appris le terrible coup qui vous avait frappée, je n'ai pu vivre là-bas plus longtemps, et j'ai cru que je pourrais être heureux encore, de travailler et de peindre près de la "Villa des Peupliers." Ceci m'a fait songer, ma chère cousine ; qu'en pensez-vous ?

Mais ma vie reste toujours décolorée, déflurée ! Nul ne pourra jamais y semer des fleurs, y jeter des rayons de bonheur et de félicité !

Vous seule, ma chère Eliane, savez verser un baume sur les blessures de mon cœur, et mon âme, toute désillusionnée, ne se rattache plus à la vie que par votre affection et l'amour de ma petite Gilberte.

Au revoir ma gentille cousine, vous savez heureuse soulage un peu mon cœur, je vous aime et vous embrasse.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, janvier 189...

A Mme Eliane de Villemain,

Je suis vraiment égoïste, ma chère cousine. Le premier de l'an est un jour si beau pour l'enfance, et ma petite Gilberte qui a déjà quatre ans, aurait pu jouir, il me semble, si j'avais su cacher mon chagrin. Ma pauvre enfant ne saura jamais sourire, je pense.

Eh ! Ne suis-je pas cruelle de lui préparer une existence entourée de pleurs et d'amertume ?

L'ennui de mon cher Gaétan l'emporterait-il sur l'amour de ma petite Gilberte, et mon cœur qui pleure ne devrait-il pas sourire et tracer à ma pauvre enfant un chemin semé de fleurs et d'illusions ?...

Je ne voudrais pas vous parler de M. de Varny, mais vous me demandez si je l'ai revu, et je croirais manquer d'amabilité en ne vous répondant pas : vous êtes si gentille, vous, ma cousine ?

Eh bien ! oui, je l'ai revu. A la Villa des Peupliers, M. de Varny est venu me présenter ses souhaits de bonne année. Oh ! Quelle ironie ! Comme si je pouvais encore être heureuse, moi ! Mais, il avait l'air si bon, si doux, j'ai senti qu'il respectait ma douleur, et quand, d'une voix suppliante, il m'a priée de lui faire l'honneur de visiter son atelier d'artiste, je n'ai pas su refuser ; et ma chère Eliane, maintenant que j'ai promis, je tiendrai parole.

Me blâmez-vous ? Oh ! Quand une grande douleur entre dans l'âme, je crois qu'il n'est pas de meilleur baume à la blessure que de donner un peu de bonheur à une autre âme abattue et meurtrie !...

Me conviendrait-il encore de vous présenter mes souhaits de nouvel an ? Je serai peut-être la dernière, mais je ne serai pas la moins sincère. Mon cœur, qui vous dicte ces vœux de joie et de bonheur, ne saura vous oublier.

Votre cousine,

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, mars 189...

A ma cousine, Mme Eliane Villemain.

Que vous êtes curieuse, ma gentille cousine !

Mais je ne vous en veux pas. Votre curiosité me plaît, elle vient de vous. D'ailleurs, je ne vous cache jamais rien. Eh bien ! oui, j'ai visité l'atelier de M. de Varny. Oh ! Ma chère Eliane, qu'il a de jolis tableaux ! Tous sont tristes, et c'est peut-être pour cela que je les aime tant.

Il y a trois semaines, j'amenai ma petite Gilberte chez M. de Varny, et hier elle me suppliait de retourner chez Monsieur qui a de si belles images... Oh ! je regretterai toujours d'avoir cédé à sa prière.

M. de Varny était enchanté de me revoir. Jamais il n'avait paru si heureux que lorsqu'à mon arrivée, prenant ma main, il dit :

—Madame, que vous me faites plaisir !

—Oh ! ce n'est pas pour moi que je suis revenue, c'est pour Gilberte !

Le jeune artiste a baissé ses beaux yeux et n'a rien ajouté. Et nous avons parlé de choses banales, puis de peinture et de beaux-arts, enfin de projets d'avenir. Était-ce à moi de parler d'espérance et de rêve, à moi de parler de bonheur et d'illusion ?... Mais M. de Varny a cru que c'était à lui, et je vous avoue, ma cousine, que je ne m'y attendais guère.

—Madame, il y a cinq ans, c'était par un matin du mois d'août, pardonnez-moi si je rappelle ce souvenir, M. de Monfort avait secouru Madame X..., et, deux mois après, pour le payer de son dévouement, vous l'épousiez. Oh ! Que n'ai-je su alors ?... Mais dites-moi, ne pourrais-je rien faire aujourd'hui qui égalerait le dévouement de M. de Monfort ?...

Oh ! Ma chère Eliane, si sur la figure du jeune artiste je n'avais pas lu une tristesse profonde, si son attitude n'avait pas été pleine de respect, j'aurais senti mon cœur blessé dans sa fierté et sa douleur. Mais voir cet homme qui, depuis cinq ans, n'avait pas oublié, voir ce bon M. de Varny suppliant, demander sa part de bonheur, oh ! c'en était trop pour mon âme, et au contact de cette vie brisée comme la mienne, j'ai senti une pitié profonde rentrer en mon cœur, et j'ai murmuré tout bas :



FEMMES RÉVÉES

Composition et dessin de Georges Delfosse

—Peut-être, un jour !

C'était bien peu, mais c'était lui donner l'espoir et l'espérance ; pour M. de Varny, c'était encore un rayon de soleil dans le ciel pâle de sa vie, un parfum de fleur dans le jardin défléuri de son âme !

Mais pour moi, ma chère Eliane, je n'ai gardé aucun espoir. Le souvenir de mon pauvre Gaétan est l'âme de ma vie, et son amour, la vie de mon âme !

Vous, ma cousine, qui êtes si heureuse, pensez à moi, comme je pense à vous.

Je vous envoie mes baisers les plus affectueux.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, juillet 189...

Mme Eliane de Villemain.

Ma chère cousine,

Vous m'avez adressé lettre sur lettre, et je n'ai pas répondu ; ne m'accusez point, ce n'est pas ma faute. Ecoutez-moi : En avril dernier, je recevais une carte où étaient tracés ces mots :

M. de Varny prend part au grand concours d'artistes, qui doit avoir lieu au conservatoire de L***. Vous lui feriez un honneur immense, Madame, si vous daigniez venir jeter un coup d'œil, sur le tableau de l'humble artiste, à l'Avenue des Lilas.

Qu'auriez-vous fait, ma cousine ? J'ai hésité pendant trois jours, et puis, j'y suis allée avec ma petite Gilberte. C'était l'artiste que j'allais voir, ce n'était pas M. de Varny. Ma chère Eliane, je n'essaierai point de vous dépeindre le tableau de M. Edgar ; laissez-moi vous en donner une bien faible idée.

C'est un paysage d'automne, une nature morte. C'est au crépuscule, le soleil se couche dans un lit de nuages blancs comme la neige ; l'on dirait une immense topaze, cachant ses miroitements dans les ondulations d'une ouate soyeuse. A travers les arbres à demi dépouillés, apparaissent les dernières lueurs du soleil mourant, et toute la beauté du tableau est dans ces reflets de lumière. Sur les feuilles jaunies, les rayons pâlisent, sur les feuilles encore vertes, les feux du soir brillent avec des tons d'émeraude, et sur les

feuilles satinées d'argent, l'éclat expirant d'un soleil d'automne fait reluire ses étincelles. Sur l'herbe parsemée d'un feuillage flétri se dessinent les ombres des feuilles dentelées, où meurent et resplendent les dernières clartés du crépuscule.

Qu'il me suffise plutôt de vous dire que M. de Varny a travaillé un an à son chef-d'œuvre, et avec tout le talent que vous lui connaissez, vous comprendrez la beauté de son tableau. C'est une toile plutôt petite. Vous vous rappelez ce "Napoléon," que vous aviez la gentillesse de me laisser, à la Villa des Peupliers, il y a deux ans ? Le tableau de M. de Varny a, à peu près, les mêmes dimensions. M. Edgar, en attendant le moment d'expédier sa peinture au conservatoire de L***, l'a placée au-dessus du foyer.

Vous qui me savez enthousiaste, vous devez comprendre avec quelle admiration j'ai contemplé le chef-d'œuvre de M. de Varny et avec quelle certitude je lui ai assuré le succès.

Le jeune artiste savait que je ne retournerais plus à l'Avenue des Lilas, et qu'à la Villa des Peupliers il était inconvenant de me parler d'autre chose que de ma douleur. Aussi, avec quelle anxiété il m'a parlé, de crainte de me voir partir trop tôt. Depuis un quart d'heure, il me sollicitait de bien vouloir l'entendre.

—Oh ! Madame ! Que le bonheur serait suave après la souffrance ! Ne l'ai-je pas mérité ? Ne voulez-vous pas me le donner ?

Je n'avais pas eu le temps de répondre, quand un craquement se fit entendre. Le fil, qui supportait le tableau de M. de Varny, venait de se rompre, et le chef-d'œuvre de l'artiste allait devenir la proie des flammes. M. Edgar s'était élancé pour saisir le tableau qui glissait derrière les bûches flamboyantes ; mais sa main était trop large et la toile était déjà trop loin.

Son regard était empreint d'un affreux désespoir, d'une angoisse profonde.

Oh ! Ma chère Eliane, j'aurais pu fuir, mais je pouvais aussi me dévouer pour celui qu'un jour mon cœur avait aimé. Je n'ai pas hésité. Mes doigts pouvaient

glisser dans l'espace trop étroit pour la main de M. de Varny, et avant que M. Edgar eût pu m'en empêcher, j'avais plongé ma main derrière les flammes qui léchaient mon bras, et je tenais saine et sauve la toile de l'artiste que les flammes n'avaient pas encore atteinte. Je tombai à demi évanouie sur le divan, près du foyer. M. Edgar était à mes genoux et me remerciait par ses regards, bien plus que par ses paroles. D'une voix brisée par la souffrance, je balbutiai :

—Votre bonheur était dans ce tableau, je l'ai sauvé. Ne me demandez plus rien !...

Deux heures plus tard, je m'éveillais à la Villa des Peupliers.

Ma petite Gilberte était près de moi, et pour la première fois depuis la mort de mon pauvre Gaétan, j'étais heureuse. Les blessures de ma main se sont bien cicatrisées, mais la blessure de mon cœur ne se formera jamais.

Me pardonnez-vous, maintenant de ne pas vous avoir écrit, et n'ai-je pas bien réparé mon silence involontaire ?

Au revoir, ma chère Eliane, venez à la "Villa des Peupliers." Mon cœur est si triste, vous y apporterez peut-être des semences de bonheur, et vous y laisserez certainement le baume consolant de votre amitié.

Ecrivez-moi. Pensez à moi.

CLAIRE DE MONFORT.

Laurette de Valmont

LE SOMMEIL DU BERGER

Au pied de ce groupe de pierres et d'animaux, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe. Un de ses coudes, recourbé sous sa tête, lui servait d'oreiller. Son autre bras était étendu et porté sur le dos d'un chien noir à longues soies, couché et dormant aussi à côté de lui. On voyait qu'il s'était endormi en le caressant. Le soleil, un peu tempéré, tombait d'aplomb, en s'éloignant, sur l'homme et sur le chien. A côté du chien, cinq ou six moutons, dont la laine d'hiver n'était pas encore tombée sous les ciseaux, se tenaient en cercle, leurs têtes basses et concentrées les unes contre les autres, comme les rayons de la roue vers le moyeu, pour se donner réciproquement l'ombre de leur corps.

Une belle chèvre tachetée de blanc et de noir, la mamelle pleine et rebondie comme une outre de lait, était couchée aux pieds de Claude, dans une attitude de repos, de bien-être et de sécurité. Elle appuyait nonchalamment sa belle tête, plantée de deux longues cornes, luisantes, sur le cou d'un petit chevreau blanc, sans cornes, couché entre ses jambes. Les sabots de ces charmantes bêtes, polis par l'herbe, brillaient comme des cailloux noirs polis par l'eau d'un ruisseau. Les grands yeux de la mère, vagues, lointains et rêveurs comme les yeux de la gazelle et du chameau, semblaient penser. Ils se portaient tour à tour du maître à ses petits, du chien aux moutons, des roches à l'herbe, comme si elle eût rassemblé voluptueusement dans son regard tout ce tableau de paix dont elle faisait partie.

Quelques lapins broutaient le serpolet à côté du chien, des chèvres et de l'homme, sans même s'effrayer de mes pas. On voyait que Claude avait appris à son chien à les regarder comme étant du troupeau. Sept ou huit pruniers et deux cerisiers, aux troncs maigres et courbés par les vents, croissaient à quelques pas de là, à l'abri d'une rangée de blocs de granit plus hauts que le reste de l'enceinte. Leurs fleurs tardives, qui commençaient à tomber, pleuvaient par flocons à chaque ébranlement insensible de l'air. Ils faisaient flotter une ombre légère entremêlée de clarté sur le gazon.

LAMARTINE.

L'éternité est une horloge dont le balancier murmure sans cesse : Toujours, Jamais ; Toujours, Jamais ; Toujours.—CHS JOLLET.

L'INUTILE COGNÉE

*J'ai dit : Mon Dieu faites que ce jour soit très long
Et que mon cœur sensible y trouve sa pâture ;
Faites qu'ayant tout vu, je goûte l'heure pure
Du travail créateur, qui fait briller le front.*

*J'ai dit : O douce nuit, sois pour moi très paisible,
Laisse-moi semer, mélancolique semeur,
Les grains sacrés pris à la moisson de mon cœur
Et qu'aux pensées féconds, les mots durs soient un crible.*

*J'ai bien dit tout cela mais je n'en ai rien fait !
Voir la nuit qui passe et s'en va, calme et grande,
J'aurais pu jeter ce que nuls marchands ne vendent,
Des pensées plus qu'humains et des rêves parfaits.*

*Mais quoi, je suis resté devant la page blanche,
Avec le lâche effroi du labeur désiré
Pourtant, et j'ai maudit mon cerveau torturé
Comme un outil précieux, qui n'aurait plus de manche.*

CHARLES TALBÈRE.

ENFANTS ET VIEILLARDS

Qui de nous n'aime les enfants et ne se plaît avec eux ? Qu'ils sont beaux et charmants ! Est-il dans la nature, au mois de mai, des fleurs qui aient plus de grâces ? On n'est heureux qu'à leurs côtés, et on regrette amèrement les heures passées sans les voir et les entendre.

Que leur babil est adorable ! Le gazouillement le plus mélodieux des oiseaux ne saurait l'égalier. Enfants, nous vous aimons, parce que vous venez de quitter le ciel et que vous avez encore la beauté, les grâces et la pureté des anges, vos frères.

L'enfant joyeux court, saute et crie. Nul n'est plus heureux que lui. Ses yeux d'azur se portent souvent vers le ciel d'où il vient et où il espère retourner un jour. N'est-ce pas là sa belle, sa riante, son harmonieuse patrie ?

Vieillards aux cheveux blancs, qui ne vous aimerait aussi et ne serait pour vous plein de respect et de vénération ? Vous ne tarderez pas à remonter au ciel. Encore quelques jours, et vous aurez terminé votre long pèlerinage, et vous quitterez ce lieu d'exil, qui n'est pas votre véritable patrie.

Profondément courbé sous le poids des années comme un arbre chargé de fruits, un vieillard chemine à pas lents, et ses yeux ne quittent pas la terre qui va le dévorer. La poussière ne tardera pas à devenir poussière. Ainsi Dieu le veut. Encore quelques jours, et il dira un éternel adieu à ce lieu d'exil et d'expiation.

Espérez, vous allez enfin être heureux. Je vois déjà sur votre noble visage un rayon du ciel. Les êtres qui en viennent et ceux qui y retournent en conservent une longue empreinte. Ainsi, avant que le soleil se montre à nous et après qu'il s'est dérobé à nos regards, le sommet des montagnes est embelli et coloré par ses rayons vermillins.

L'enfant est plein d'illusions, le vieillard, au contraire, n'en a plus. L'un entre dans la vie, vif et gai comme un pinson au renouveau ; l'autre en sort, l'amertume et la douleur dans l'âme. De ces deux êtres quel est le plus digne d'envie ? Le vieillard. Qui pourrait en douter ?...

Que d'enfants pleins de grâce et d'innocence quittent, chaque jour, cette terre, vallée de larmes, en

montant au ciel, leur douce, embaumée et charmante patrie, belles et blanches colombes, qui se hâtent de regagner à tire d'ailes leur nid de mousse frais et joli.

Je ne puis voir un de ces nombreux enfants, bouton de rose arraché à sa tige, sans plaindre son père malheureux, sa mère infortunée, et unis mes larmes aux leurs. Qui ne compatirait à leur sort ? En est-il de plus digne de pitié ?...

Quelle immense douleur ne pâlit devant celle-là ? Etoile éclipse, mise dans l'ombre par le soleil. On ne se console jamais de votre perte, enfants qu'on aime quelquefois jusqu'à l'adoration. Votre emportez au ciel avec vous et notre joie et notre bonheur et les illusions les plus charmantes de vos parents, et ne leur laissez, hélas ! que la tristesse et les larmes pour vous pleurer toujours.

Enfant, vois comme tout passe avec rapidité dans la nature et sur la terre. Rien n'est éternel ici-bas. Tout fuit, tout s'éteint comme un songe au réveil. Nous passerons aussi, enfant, et nous ne serons plus, et un passant distrahit foulera nos cendres. Mais nos âmes ne mourront pas. Quand nous aurons rendu le dernier soupir, elles iront au ciel sur les blanches ailes de la vertu...

Chanoine D'AGRIGENTE.

Villa Mon-Repos, (France) juillet 1899.

RÉVERIE.—LA NUIT

L'astre du jour a parcouru sa route quotidienne dans l'immensité du ciel, fécondant de ses chauds et brillants rayons la plaine verdoyante, couverte de pampres vermeils et de blonds épis, la prairie fleurie où broutent et bondissent en paix les blancs moutons et les jeunes agneaux. Déjà ses rayons rougeâtres s'effacent derrière la masse liquide de l'océan uni et calme ; le paysage prend une teinte rosée, les gros nuages sont d'un rouge orangé et le ciel a pris une belle teinte azurée. Peu à peu le globe de l'astre du jour s'efface, disparaît, s'éteint derrière les flots de cet océan sans limites.

Tout rentre alors dans le silence, les mille bruits du jour cessent : le laboureur rentre son attelage rompu de fatigue, le berger revient à son hameau, modulant des airs nouveaux sur sa flûte, le bêlement des brebis et des jeunes agneaux se mêlent aux chants rustiques des vigneronniers rentrant dans leur foyer après une longue et pénible journée de travail. Ces sons mélodieux, ces chants rustiques, ces cris d'animaux divers forment une mélodie champêtre et agréable autant qu'originale.

Assis au bord d'un riant ruisseau, sur le frais gazon, au milieu des reines-marguerites au cœur d'or, et des mille fleurettes odoriférantes, je prête une oreille attentive aux mille bruits bizarres qui me charment et m'enchantent.

Peu à peu le silence s'étend, s'étend davantage, tout est en paix dans la campagne, à peine le petit grillon courant dans l'herbe en fleur, le bruit des ailes de la chauve-souris poursuivant les insectes dans l'obscurité, les dernières notes des gentils petits oiseaux perchés sur les plus hautes branches des saules viennent rompre ce majestueux silence qui nous entoure, nous enveloppe et nous charme.

Oh ! que l'on est heureux alors ! comme on est content si l'on a bien rempli cette journée qui finit ! Que l'on repose tranquille lorsque la nuit aux sombres voiles descend sur notre planète, comme on se livre avec délice à Morphée ! Comme on repose agréablement entre les bras du dieu du sommeil et des rêves ! et comme on prend de nouvelles forces avec ce doux repos !

Admirez la nature au dehors. Le firmament brille de myriades de feux nouveaux, de brillantes étoiles d'or illuminent la sombre voûte qui nous recouvre, et

Phœbé, la blonde Phœbé, se montre dans tout son éclat, dans toute sa rondeur ; alors le poète à l'imagination féconde admire ces beautés ; il rêve de ce bien-être que le vrai croyant aperçoit seul dans les charmes de cette nature, vrai miroir où se reflètent les bontés divines et les biens d'une vie de bonheur, de joie et de félicité promise, par nos saints livres, aux élus de Dieu.

Paul Calmet.

M. HENRI BARBEAU

M. Henri Barbeau est né à Laprairie, le 2 août 1832. C'est en cet endroit qu'il fit ses études commerciales sous la direction des RR. PP. Jésuites, qui desservent cette cure depuis leur rentrée au Canada. Son professeur fut M. H. O'Regan.

M. Barbeau entra dans les affaires en commençant par être commis ; il occupa ainsi différentes places à Laprairie, puis à Montréal. Après quoi, il entreprit de faire le commerce pour son propre compte et ouvrit une maison à Saint-Hyacinthe ; il la dirigea avec un vrai succès de 1858 à 1870.

Vers cette dernière époque, il fut nommé syndic officiel, puis estimateur dans l'intérêt de la compagnie du *Trust and Loan of Canada*, dans le même district.



La Banque des Marchands ayant résolu de fonder, à Saint-Hyacinthe, une succursale, premier établissement de ce genre en cette ville, la réputation d'homme d'affaires que s'était acquise M. Barbeau, son intelligence, son habileté, sa ponctualité dans les fonctions délicates qu'il remplissait, le désignèrent comme gérant de la succursale nouvelle.

Huit ans après, M. Edmond Barbeau, son frère, gérant de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal depuis trente ans—la plus belle institution financière du pays—M. Edmond Barbeau, disons-nous, voyant sa santé s'altérer, se démit de sa charge et M. Henri fut appelé à lui succéder.

Il y a vingt ans que M. Henri Barbeau occupe cette situation élevée ; et il y a mis tant de prudence, tant de tact, tant de science et de dévouement, qu'il est considéré comme l'un des chefs les plus distingués du commerce et de la finance. Il se prodigue à tous, faisant avec bonheur participer à ses lumières tous ceux qui recourent à lui.

Si tous les chrétiens de nom étaient des chrétiens de fait, la question sociale serait résolue.

La vertu, aimables lectrices et chers lecteurs, prime la beauté et le talent.—LANDIVAUX.

SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

ROME, 6 mai 1868.

Bien Aimés Parents.

Avant de commencer à vous écrire, je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis toujours à Rome, à la caserne du Janicule avec mes camarades. On nous fait entendre depuis longtemps que nous irons à Monte-Rotondo, pour y passer les grandes chaleurs de l'été. Je vous assure qu'il fait bien chaud en ville : mais au Mont Janicule, nous avons bon air et ne souffrons pas trop.

Il s'est fait un peu de changement pour l'été dans notre vie de caserne ; le lever est maintenant à quatre heures du matin et les exercices militaires se font de 5 à 9, ensuite il y a repos jusqu'à quatre heures après-midi ; de 4 à 5½, exercice. Après quoi, nous nous reposons encore pour aller au mois de Marie qui se fait à la place Farnèse, dans la petite chapelle de Sainte-Brigitte, à 7 heures du soir.

J'ai pris la résolution de n'y pas manquer et je profite de ce temps pour prier pour vous. Je suis sûr que de votre côté, vous ne m'oubliez pas.

Ce mois de Marie nous rappelle le Canada ; nous chantons, à l'église, nos vieux cantiques : c'est un coin de la patrie dans la capitale de la catholicité.

C'est à la place Farnèse que se trouve notre salle de lecture où nous recevons tous les journaux du Canada et ceux de France, de sorte que nous sommes au courant de ce qui se passe au pays et dans la mère patrie.

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir votre lettre datée du 26 mars, et le jour même où elle me parvenait, je vous en adressais une, moi aussi.

Le dimanche après Pâques, je fis la sainte communion dans la chambre de saint Louis de Gonzague qui est conservée au Collège Romain. Après la communion, je suis allé faire une petite prière dans la chambre du bienheureux Jean Berckmans, voisine de celle de saint Louis de Gonzague.

Le dimanche suivant, je suis allé à Saint-Paul hors des murs : c'est une des plus belles églises de Rome. Dimanche dernier, j'ai visité Sainte-Croix de Jérusalem ; il y a là deux morceaux de la vraie Croix, un des clous du crucifiement et le doigt de saint Thomas qui a touché les plaies de Notre Seigneur. Malheureusement, je n'ai pu voir ces insignes reliques qui ne se montrent pas quand on le veut.

Puis, j'ai visité l'église de Notre-Dame des Neiges (Sainte-Marie Majeure). C'est dans cette église que se conserve la Crèche de l'Enfant Jésus : on ne peut la voir que le 24 décembre. L'église est bâtie sur l'endroit et d'après le dessin de la neige miraculeuse qui est tombée là un cinq août, temps où il fait le plus chaud à Rome.

M... se porte toujours bien et vous présente ses meilleures amitiés. Tout est tranquille à Rome ; il pourrait se faire qu'on n'ait pas à guerroyer d'ici longtemps avec les Garibaldiens. L'Italie menace ruine, les bruits les plus ridicules sont mis en avant : par exemple, qu'on voudrait faire monter Garibaldi sur le trône !

J'ai confié les lettres que je vous ai envoyées le 13 avril dernier, aux soins de M. Gilmet, prêtre du Canada ; peut-être qu'elles ne vous sont pas encore parvenues ? Je vous ai envoyé en même temps des portraits des plus beaux monuments de Rome.

LÉON DES CARRIÉS.

COMBAT D'UN LION ET D'UN TAUREAU

(Voir gravures)

Le 14 juillet dernier, à trois heures de l'après-midi plus de 12,000 personnes garnissaient les arènes de Roubaix. Il y avait là des Parisiens venus par train spécial ; il y avait des Anglais et des Belges ; il y avait surtout des Roubaisiens. Ce public avait payé cent francs les places de loge, quarante et vingt francs pour les autres places.

Le spectacle annoncé ne comprenait-il pas un numéro digne des cirques romains : le combat du lion Goliath, capturé en Abyssinie le 8 janvier dernier et n'ayant jamais pu être dompté, contre le taureau Venaito, de la meilleure race espagnole ? Et la foule avide, inconsciemment cruelle, attendait cette rencontre avec une émotion visiblement énermée.

Trois courses classiques eurent lieu d'abord. Trois taureaux furent mis à mort correctement, le dernier par don Luis Mazzantini lui-même.

On l'applaudit, puis tous les yeux se portèrent vers l'énorme cage de vingt-sept pieds de haut et soixante pieds de diamètre, qui est installée contre le toril et occupe à peu près le quart de la piste. Voici que le lion y fait son entrée, introduit par un guichet à coulisse. Une rumeur l'accueille. Mais il est indifférent et, tranquille, commence cette promenade en va-et-vient, qui est le seul exercice permis aux lions de ménagerie.

Une minute se passe. Le guichet se relève et le taureau apparaît à son tour. Il n'hésite qu'un instant sous la lumière, aperçoit le lion, et soudain se rue, laboureur de ses cornes les flancs de l'ennemi surpris. Goliath esquisse de sa patte un geste de riposte, comme il ferait sur un coup de cravache du dompteur. Mais il se soumet aussitôt, tourne le dos au taureau et recommence sa promenade lente. Le public hurle et siffle.

Le taureau revient à la charge. Le lion fuit, cherche à grimper aux barreaux de la cage. La lutte est évidemment inégale. Le taureau est alerte et combattif. Le lion est comme endormi par un narcotique et demande seulement qu'on le laisse en paix. Pourquoi combattrait-il ? Il n'est point affamé. Il a eu la veille,

peut-être le matin, sa ration de viande de cheval. L'heure viendra bientôt de son repas du soir. A quoi bon s'attaquer, avec ses muscles appauvris par la captivité, inexercés depuis longtemps, à cette bête furieuse et forte, dont les cornes sont plus brutales que la fourche du belluaire ? Le lion rugit son mécontentement, puis sa détresse. Le taureau s'acharne, ses cornes sont rouges.

Le spectacle est poignant. Il est hideux aussi. Le public trépigne. Au lieu de la lutte qu'on lui avait promise, on lui a offert une exhibition presque répugnante. Des spectateurs envahissent la piste. L'un d'eux frappe le lion à travers la grille avec une canne à épée : le coup de pied de l'âne.

On crie : " Assez ! assez ! " Le taureau est détourné. Il sort de la cage. Puis il est mis à mort dans l'arène, après les exercices habituels, sous les yeux du lion qui râle...

FEMMES RÊVÉES

(Voir gravure)

Nos aimables lectrices auront remarqué la reproduction, en grand, d'une des jolies miniatures ornant le volume de M. A. Ferland : *Femmes rêvées*. Ces superbes compositions, d'idéale pureté dans leur beauté, sont dues à notre jeune et sympathique artiste canadien, M. Georges Delfosse.

Si M. Ferland ne prostitue point sa plume, nous pouvons dire de M. Georges Delfosse qu'il ne profane ni son talent, ni l'art : c'est un mérite joint à tous ceux qu'il possède.

POSTE DANGEREUX



—Allons Justin, ça va... encore un peu de courage...

—Ayez pitié de moi, Mme la baronne, je suis père de famille... j'ai quatre enfants.



LE MARQUIS I
Frappé mortellement sur le champ de bataille, trois grenadiers hissèrent Montcalm sur un cheval et



DE MONTCALM

et entrèrent dans Québec ; à cette vue, les femmes qui occupaient, seules, la ville éclatèrent en sanglots

PETITE POSTE

Panacea. Québec.—Mais non, il ne suffit pas de dire que l'on est lecteur d'un journal pour avoir le droit, ou s'arroger le droit d'y écrire. Il faut—nous sommes lassé, fatigué de le dire depuis des années et de n'être pas compris encore—il faut le nom *réel* de la personne qui écrit, son adresse exacte. Supposez qu'il y ait plagiat : à qui peut-on s'en prendre, si la lettre d'envoi au moins n'est pas signée ?

Enfin—et puisqu'on nous y force, nous le disons malgré toute la peine que cela nous cause—il est de la dernière inconvenance de ne pas donner son nom et son adresse, quoi que ce soit que l'on écrive.

A l'avenir, nous ne répondrons plus à aucune lettre ou envoi non signés d'un nom responsable et nous donnant l'adresse exacte du correspondant. Poésies, récits, nouvelles, tout cela fût-il écrit en style académique, si ce n'est point signé aura les honneurs du panier.

Serons-nous mieux compris ?

L'Italien nous dirait avec raison : Chi lo sa ?

A Plusieurs.—Nous prions nos lecteurs de ne nous envoyer rien de ce qui concerne les annonces. Les adresses sont données clairement par chacun des commerçants qui font paraître leurs annonces dans notre journal : nous ne pouvons, à notre grand regret, servir d'intermédiaire entre nos bienveillants lecteurs et ces maisons ; d'ailleurs, c'est tout aussi facile de leur écrire directement que de nous écrire à nous, qui n'avons rien à voir en ces affaires.

UN QUADRILLE PEU BANAL

Montréal avait pourtant assisté à bien des scènes et vu beaucoup de choses ; les grands carnivals d'hiver, les cavalcades de la Saint-Jean-Baptiste, les troupes de Buffalo Bill, les éléphants de Barnum ; mais il n'avait jamais vu ce qui devait se passer dans la nuit du 25 octobre 1887, au coin des rues Dorchester et des Allemands—aujourd'hui Hôtel-de-Ville—en plain quartier Latin canadien.

Vers onze heures du soir, le 25 octobre 1887, quelques étudiants de première année—ce sont les plus terribles—revenaient de la dissection où l'on se penche sur les cadavres froids, lorsque, arrivés au coin des rues nommées plus haut, ils rencontrèrent trois Italiens qui regagnaient leurs foyers, paisiblement, sans aucun scrupule d'avoir répandu des fausses notes dans tous les coins de la ville. Ils marchaient en silence, la tête basse. Comme toujours, l'un deux portait une harpe, les deux autres chacun un violon.

L'occasion fait le larron. A la vue de cet orchestre ambulante, les étudiants eurent une idée épatante.

—*Eureka !* s'écria l'un.

—Je comprends, fit un autre.

—Moi aussi ! ajouta un troisième.

L'idée de chant et de danse venait de surgir dans leur esprit.

Après une journée d'études sérieuses, après une veillée passée à fouiller des cadavres nauséabonds, il était bien permis de se divertir un tantinet.

A cet effet, le plus entreprenant des étudiants aborde les artistes et, s'adressant au harpiste, qui paraissait le maître de l'orchestre, demanda s'ils consentiraient à venir dans une chambre, tout auprès, faire un peu de musique. Il appuya sa demande d'un geste qui fit résonner dans sa poche quelque chose d'argent ; ce qui signifiait moyennant finance.

Un sourire de consentement illumina les figures des trois Italiens.

La chambre des étudiants était tout au coin.

On y monta.

En un tour de main on fit de la place pour tout le monde. La table fut poussée dans un coin, le lit dans l'autre.

Les Italiens eurent vite fait d'accorder violons et harpe, et les étudiants entonnèrent des chansons en l'honneur de leurs vingt ans, de leur Mimi Pinson. Mais les chansons ne suffirent pas pour exprimer

l'allégresse que l'on ressent. On propose la danse. Mais on s'aperçoit que la chambre est un peu petite, et qu'il y fait chaud. On ouvre la fenêtre. Cela n'agrandit pas la chambre. Ce fut alors qu'un étudiant proposa de descendre dans la rue. Pourquoi pas ? C'était la nuit. Il n'y avait personne.

Les Italiens se firent tirer l'oreille. Cependant ils se rappelèrent qu'ils n'avaient pas encore été payés, et ils accédèrent au désir des étudiants ; ils durent même s'asseoir sur le bord du trottoir.

Ce fut d'abord un quadrille, puis un cotillon, puis on revint au quadrille.

Tout le monde s'épongeait le front, et s'écriait :

—Dis donc, est-ce qu'on s'amuse ?

—Et nous en avons pour jusqu'au matin.

—C'est mieux qu'à la dissection !

Mais hélas ! ici-bas—même chez les étudiants de première année—tout plaisir a sa fin, toute joie est de courte durée...

C'était l'heure où, dans Montréal, la police vigilante, sortant des retraites sûres où elle a passé la soirée,—heures de bagarres et de troubles—hasarde un pied au dehors pour contempler le calme des nuits montréalaises.

Attirés par le son des violons et de la harpe, deux agents de police qui descendaient la rue des Allemands, se risquèrent dans la direction d'où provenait le bruit.

A la vue de ces perturbateurs de l'ordre public, d'une audace sans précédente, un cri d'indignation vint expirer sur leurs lèvres.

—Oh ! fit l'un, quelle belle arrestation !...

—Oui, mais si nous étions plus nombreux ; répondit l'autre.

—Assurément, ce sont des étudiants.

—Il faut les mettre à l'ordre.

—Il faut faire un exemple au commencement de leur année universitaire.

—Alors, vite, allons chercher du renfort !

Au poste voisin ils coururent...

Après avoir donné leur parole que ce n'était pas une bagarre et qu'il n'y avait aucun danger, ils ramenèrent avec eux un détachement d'une vingtaine d'hommes. Ce n'était pas trop : la prudence est la mère de la sûreté.

En un clin d'œil ils furent sur les lieux.

Pourtant les étudiants furent les plus malins. Les virent-ils venir ? les sentirent-ils dans l'air :—comme les sensibles sentent les insectes méchants ?—Toujours est-il que les danseurs résolurent de s'éclipser, en laissant les trois Italiens comme otages.

Force fut à l'orchestre européen d'aller terminer sa nuit et son concert dans les cellules du poste de la rue Ontario.

Mais les étudiants ont bon cœur ; le lendemain matin, ils envoyèrent un représentant à l'Hôtel-de-Ville, et lorsque le Recorder eût imposé de sa voix grave et sonore, aux Italiens coupables, l'amende que comportait leur faute : c'est-à-dire trois piastres ou huit jours, le représentant paya rubis sur l'ongle.

Harpiste et violonistes furent rendus à la société. Ils sortirent en maugréant, jurant mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

Quant aux étudiants, ils en ont vu bien d'autres depuis.

J.-EMILE FORTIER, M.D.

ÊTRE BLONDE !

MONOLOGUE EN PROSE POUR JEUNE FILLE

(Avec un peu d'emphase). Mon rêve ! ma hantise !... être blonde... (poétiquement) blonde comme l'or, comme la lumière, comme les moissons.

Hélas ! je ne le serai jamais ! car les teintures, les produits chimiques... oh !... fi donc !... Non, non... être blonde de naissance, avec des yeux bleus... un teint de lis et de roses... (vieux style).

Pourquoi ce désir ? direz-vous... Pourquoi ?... Mais feuillotez les poètes : Blonde ! blonde ! toujours ce mot, insulte à mes cheveux bruns ! (Réfléchissant un

peu). Est-ce parce qu'il rime avec onde... monde... profonde ?... mais brune rime très joliment avec... lune par exemple ?... (Souriante). Et même, Musset, oh ! cela me console un peu, je l'avoue... (Déclamant). "Je rayonnerais sous ma tresse brune, comme un clair de lune, en capuchon noir..."

(Répétant, souriante, l'air flûte)... "Sous ma tresse brune... comme un clair de lune..."

(La mine soudain allongée). Mais ailleurs... le même poète... inconstant poète !... ne dit-il pas, ou ne fait-il pas dire (déclamant) :

"Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde,
Comme les blés !..."

(Découragée). Hélas ! oui... blonde, cela va sans dire... qui donc ? mais celle qu'on adore... la femme... la femme idéale !... En prose, il y a ballottage... beaucoup d'héroïnes brunes, j'en conviens... mais les mots qu'on trouve pour les blondes sont plus doux... plus caressants.

(Joignant les mains, avec ardeur). Oh ! être blonde ! Elles ont le monopole des tendres couleurs : le bleu... le blanc... le rose... c'est leur royaume.

Nous, les brunes, quand nous nous marions... nos amies... (s'interrompant, avec un peu de malice) les amies sont toujours assez... pointues, dans ces moments-là... nos amies disent, le lendemain : (Imitant) "Ah ! ma chère !... cette pauvre une telle !... une mouche dans du lait !..."

(Soupirant). Rester comme la nature vous a créées... (Se regardant avec une certaine complaisance). Mon Dieu !... question de coloris à part... on n'a pas trop... trop à s'en plaindre... de cette nature...

(Avec une brusque franchise). Et même, tenez... un aveu... ou plutôt, vous avez deviné ?... ce discours est une ruse... Brune, j'exalte les blondes... l'artifice est un peu usé... mais... n'est-ce pas que vous préférez les brunes ?

HENRIETTE BEZANÇON.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Grand succès pour la robe souple en crêpe de chine de nuance claire, avec longue étole de filet vénitien. Ceci pour s'habiller. Pour porter à la campagne, la faveur de nos élégantes va aux toiles à voile écruës, plus ou moins incrustées de grosse guipure. Enfin pour les soirées de casino ou de théâtre champêtre, de même que pour les garden-parties, on a définitivement adopté les vaporeuses mousselines claires, rayées d'entre-deux de fines dentelles noires ou brodées à même au plumetis comme du temps de l'Impératrice Joséphine qui, en sa qualité de créole, n'aimait que les mousselines, les organdys et toutes les étoffes légères quelles qu'elles soient.

Les chapeaux sont de plus en plus lourds, surchargés de garnitures et assez hauts de fond ; nous parlons en ce moment du chapeau modiste. Le genre chapelier ou demi-chapelier est au contraire assez joli, avec son fond carré plutôt large, jarreté d'un large biais de velours.

Les coiffures elles-mêmes tendent à s'alourdir. Elles sont moins ondulées, moins ramassées par conséquent. Les cheveux soufflés s'arrangent sur le front en un large bandeau, avec raie de côté, qui durcit singulièrement la figure. Puis, les cheveux de la nuque, retroussés à racines droites, manquent d'élégance. C'est dur pour l'ensemble de la physionomie, vue de face ou de profil. Cependant, quelques personnes peu soucieuses des petits changements de la mode, continuent à relever leurs cheveux sur le front et à les tordre en casque.

Sur ces coiffures, le chapeau se pose mieux que sur le chignon très haut, soutenu par un peigne Empire. Cependant, pour être juste, nous devons avouer que les lourds turbans de paille et de tulle (lourds à l'œil s'entend) les gerbes d'iris, les toques de feuillage ou de thyrses de marronniers, les tiges de lis, qu'on



NOUVEAUX MODÈLES DE COIFFURES

voit sur les capelines Trianon et Directoire, vont assez bien avec les fronts garnis de bandeaux et de bouclettes plates. Ces grands chapeaux s'harmonisent aussi avec les robes peintes, qui sont une des plus jolies nouveautés de la saison.

Une élégante de l'été 1900 fait signer sa jupe d'un des plus grands noms parmi les peintres modernes. Ces robes sont en gaze ou en mousseline et j'en ai vu d'idéales fond azur ou fond blanc, sur lesquels fonds se détachaient des gerbes de pavots, d'orchidées ou d'œillets. La robe "œillet" est signée Madeleine Lemaire.

Il semble que les mondaines prennent à tâche d'être plus coquettes que jamais, probablement pour se consoler le soir de la livrée que leur impose le matin la promenade en teufteuf, autrement dit en automobile. Ce genre de locomotion fait fureur en ce moment. En voici l'uniforme spécial. Costume de serge ou de cheviotte. Un lainage chaud est indispensable à cause des refroidissements. Sur ce costume, de couleur foncée, vous jetterez une longue redingote, bien fermée tout du long, en toile grise, avec grands boutons de nacre. C'est fort élégant et très pratique. Comme chapeau, le Manille, tenant bien sur la tête, à bords larges, de forme casquette.

De plus, vous ajouterez les crispins mobiles afin de protéger les manchettes. En outre de l'économie et de l'esprit pratique, les crispins complètent bien le costume de chauffeuse. Les lunettes bleues ne sont pas inutiles, mais on peut les remplacer par un voile de gaze assez épaisse. Maintenant si vous désirez, Mesdames, entreprendre un voyage assez long en automobile, munissez-vous d'un grand panier à lunch. C'est le moyen de ne pas mourir de faim, les routes n'étant pas devenues aussi hospitalières qu'au temps des diligences. Ces paniers sont en osier et contiennent, outre les provisions, qu'on peut renouveler dans les villes, des gobelets, bouteilles, assiettes, épices, conserves et boîtes de nikel pour mettre les

plats qu'on peut faire chauffer, grâce à un appareil spécial. Chaque chose a sa place dans ce panier, ce qui évite le désordre.

Il ne faut pas se dissimuler que l'automobilisme est destiné à remplacer le cyclisme, à cause des accidents et de la fatigue qu'on reproche justement au dernier. A ce sujet, nous dirons que cette année, les plus ferventes de la bicyclette ne portent que la jupe-pantalon. La culotte est décidément discréditée et abandonnée aux personnes qui se moquent du... qu'en dira-t-on.

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

105	7 127	15,032	23 717	31,712	40,571
1,149	8,014	16,607	24,010	32,281	41,212
1,476	9 219	17,324	24 519	32,598	42 133
1 631	10,144	18 370	24 631	33,027	42,421
1,912	10,523	19 001	24,963	33 476	42,916
2,130	11,231	20,185	25,185	33,910	43 343
2,327	11,982	20 712	26,686	34,303	43,618
2,514	12,121	21,216	27,161	34,629	44 274
2,842	12,472	21,469	28 414	35 121	44,517
3,064	12,943	21 783	29 742	36,344	45,980
3,236	13,195	22,016	30,015	37,727	46,111
3,829	13,768	22 490	30,158	38,153	47 329
4,121	14,217	23,314	30,416	39,915	48,712
5,443	14,529	23,513	31,225	40,287	49 023
6,295	14,810				

BLANCHE DE GÉRY.

LE MAITRE

Petits enfants, au cœur bien né,
Aimez-le tous, comme il vous aime,
Ce maître qui vous a donné
La meilleur part de lui-même.

H. DURAND.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET qui a eu lieu samedi, le 5 août, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	19,327....	\$50.00
2e	No	35,741....	25 00
3e	No	6,318....	15 00
4e	No.	47 123....	10 00
5e	No	18,052....	5 00
6e	No	729....	4 00
7e	No	7,065....	3 00
8e	No	15,210....	2 00

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

LE CORDIER

Voulez-vous savoir comment un cordier fait la corde?... Voilà, mais lisez vite.

Quand un cordier cordant veut accorder sa corde, Pour sa corde accorder, trois cordons il accorde. Mais si l'un des cordons de la corde décorde, Le cordier décordant fait décorder la corde. Et maintenant, je la tire... la corde.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Le retour de l'île d'Elbe

Au mois de mars 1815, le *Moniteur universel* a donné successivement les nouvelles suivantes de l'arrivée de Napoléon en France :

« L'anthropophage est sorti de son repaire.—L'ogre de Corse vient de débarquer au golfe Juan.—Le tigre est arrivé à Cap.—Le monstre a couché à Grenoble.—Le tyran a traversé Lyon.—L'usurpateur a été vu à soixante lieues de la capitale.—Bonaparte s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais dans Paris.—Napoléon sera demain sous nos remparts.—L'empereur est arrivé à Fontainebleau.—Sa Majesté Impériale et Royale a fait, hier au soir, son entrée dans son château des Tuileries, au milieu de ses fidèles sujets.

La valeur alimentaire du poisson

On ne se rend pas suffisamment compte du rôle précieux que le poisson peut jouer dans l'alimentation : M. Balland a étudié récemment cette question et publié certaines indications pleines d'intérêt.

Languille, par exemple, contient, à l'état frais, jusqu'à 12 pour 100 de matières grasses. Les poissons maigres, comme le brochet la carpe, sont extrêmement riches en substances azotées : le brochet en possède 18 pour 100, la carpe 16,40. C'est en somme autant que la pomme de terre ; et, quand ils sont à l'état sec, c'est bien autre chose, puisque certains poissons de mer contiennent jusqu'à 95 pour 100 de matières azotées, plus que la viande de boucherie. Il faudrait ajouter qu'on y trouve une notable quantité de phosphore, ce qui est bien précieux pour notre organisme.

Coutume bizarre

La Chine est le pays par excellence des bizarreries, c'est-à-dire des coutumes tout à fait contraires à celles de nos pays civilisés.

Mais il est, chez les Célestes, un usage qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer, et qui, raconte un de nos confrères, a été récemment constaté par un missionnaire dans la province de Chan-Si : c'est le *mariage des morts*. Quand un homme passe de vie à trépas avant d'avoir contracté mariage, c'est un gros chagrin pour la famille, qui craint une existence pénible pour le défunt dans la vie future. Alors on se met à la recherche d'une morte récente aussi, et on l'amène pour procéder à l'union des deux cadavres sans oublier préalablement la cérémonie des fiançailles. Puis on met les époux inertes dans une même bière et l'on porte ce lit nuptial funéraire dans la campagne, où il reste indéfiniment exposé à l'air.

Un arbre nain

Les Japonais savent obtenir des arbres nains qui sont curieux avec leur taille minuscule et leur allure vieillotte : mais la nature elle-même produit le nanisme chez les végétaux quand le milieu est défavorable à leur croissance. M. Bessay en a rencontré un exemple bien curieux dans les montagnes du Colorado. Parmi des arbres tout petits poussant dans les fentes des rochers, il choisit celui dont les dimensions lui semblaient les plus exigües, et paraissait avoir un aspect tout particulier. C'était un pin, de l'espèce dite *Pinus albicantis*, qui avait en tout 13 centimètres de hauteur et 5 millimètres de diamètre, ne possédait pas une seule branche, et c'est à peine si quelques touffes de feuilles couronnaient sa tête. Or, en le coupant et comptant les anneaux annuels de son tronc majestueux, M. Bessay constata, non sans surprise, que cet arbre microscopique n'avait pas moins de *vingt-cinq années* d'existence.

Les montagnes du Canada

Les principales montagnes sont les montagnes Rocheuses, à l'ouest ; elles s'étendent de l'océan Arctique

jusqu'aux États-Unis et contiennent les sommets les plus élevés de la puissance, parmi lesquels les principaux sont : le mont Hooker, 19,700 pieds ; le mont Brown, 19,000 pieds, et le mont Murchison, 15,700 pieds, tandis que plusieurs autres atteignent presque la même hauteur. Le chemin de fer du Pacifique Canadien traverse cette chaîne par le *Kicking-Horse pass* à une altitude de 5,300 pieds au-dessus du niveau de la mer. À l'ouest des montagnes Rocheuses et entre celles-ci et l'océan Pacifique se trouvent les montagnes des Cascades, qui suivent la côte à partir de la rivière Fraser jusqu'au territoire d'Alaska et ont, en certains endroits, jusqu'à 10,000 pieds de hauteur. Les autres chaînes de quelque importance sont : les Laurentides, qui s'étendent du Labrador au nord du Saint-Laurent et ont au delà de 2,000 milles de longueur ; les monts Notre-Dame, dans la province de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent ; les montagnes du Sud et du Nord et les montagnes Cohequid, dans la Nouvelle-Ecosse.

Les demoiselles de campagne

Pour nos garçons, il y a des écoles d'agriculture, et aussi des maîtres qui vont au canton, jusque chez eux, leur enseigner des choses utiles. Pour toi, fille du cultivateur, il n'y a ni écoles, ni maîtres comme il t'en faudrait. On dit proverbialement que les femmes font ou défont les maisons : mais on n'enseigne pas à nos filles ce qu'elles devraient savoir pour les faire toujours ou ne les défaire jamais ; on ne leur apprend rien de ce qui passionne pour la vie des champs ; au contraire, dans les pensionnats des villes, on leur apprend à rougir de cette vie là. On s'efforce de souder le jeune homme au sol ; on s'efforce d'en détacher la jeune fille ; ce que l'on élève d'une main, on le détruit de l'autre. On veut des cultivateurs qui pensent et raisonnent ; on ne sait pas leur créer des compagnes dignes d'eux et capables de les seconder. Voilà une grosse plaie de l'époque. Si les cultivateurs instruits ne se soucient guère des filles élevées au village, en retour les filles élevées à la ville ne se soucient pas davantage des cultivateurs. Nous voudrions pour nos filles des écoles spéciales ; nous voudrions des écoles de ménagères pour pendans des écoles d'agriculture.

La lumière et son action sur la peau

D'après ce que nous apprend le *British Journal of Dermatology*, l'action exercée par la lumière sur la peau humaine, tout autant que celle des rayons réfléchis, a été mise en évidence par les récentes expériences de M. Robert Bowles. Les résultats obtenus lui ont permis d'établir quelques observations qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Le hâle est particulièrement dû aux rayons violets ou ultra-violet réfléchis par la neige et qui ne sont pas nécessairement de même nature que les rayons incidents. Le hâle et la cécité causée par la neige tiennent à des causes similaires ; le coup de soleil et la fièvre sont plus généralement produits par des rayons de lumière pénétrants. Les rayons émanant d'une source ou foyer électrique produisent sensiblement les mêmes résultats que les rayons solaires réfléchis par la neige. Les rayons solaires aux Indes produisent une fièvre pernicieuse assez forte : il suffit, toutefois, comme mesure préventive de doubler les vêtements et le chapeau d'une étoffe de couleur orangée. Les rayons réfléchis par certaines surfaces—eau, murs blancs, entre autres—agissent physiologiquement d'une manière spéciale tout à fait différente du mode d'action des rayons directs : un changement physique non encore expliqué doit vraisemblablement se produire, soit durant, soit après la réflexion.

La chasse aux loutres en Alaska

La loutre marine, dont la fourrure est fort appréciée, abondait jadis dans l'Alaska ; mais la chasse en étant facile et lucrative, comme le plus souvent, les chasseurs exterminèrent les pauvres animaux sans

compter. La loutre a donc fui les rivages où elle était pourchassée, et maintenant elle se réfugie sur des bancs d'algues flottantes et cherche sa nourriture en plongeant par de grandes profondeurs.

Les chasseurs ont alors modifié leur façon de faire, et ils s'embarquent sur des goélettes pour croiser sur les parages fréquentés par les loutres. Dès qu'on en aperçoit un groupe, les chasseurs montent dans de petites barques à rames appelées *bidarkas* et se mettent à la poursuite des malheureuses bêtes. Elles nagent bien, mais elle finissent par se fatiguer, et les chasseurs les approchent et leur lancent le harpon ; plusieurs traits les atteignent souvent et la loutre capturée appartient à celui dont le harpon l'a blessée le plus près du nez. La règle peut paraître bizarre, mais elle s'explique facilement : il faut encourager les chasseurs à éviter les blessures en plein corps, qui détériorent les peaux.

Malheureusement les loutres, trop pourchassées, diminuent rapidement dans l'Alaska, et l'on peut prévoir le moment où elles auront complètement disparu.

BANQUE vs TERRAINS

Les banques ferment leurs portes et refusent la remise d'argent que vous leur aviez confié dans le but de recevoir le maigre intérêt de 3½ pour cent. Quelle différence entre le placement que vous pouvez en faire avec nous, et le placement que vous en aviez fait !

Vos épargnes déposées avec nous ne souffrent aucun risque de pertes ; tout au contraire, ce sont des gains continuels, des additions journalières à votre capital. Vous achetez aujourd'hui à un prix, demain le terrain a subi une hausse ; il en est ainsi de jour en jour, sans avoir eu à placer un capital important, car les paiements sont si faciles, que personne ne peut avoir une seule raison pour ne pas devenir propriétaire, devenir indépendant. Viauville—sous le rapport des avantages,—n'a pas son égal. Son site avoisinant le fleuve, le rend au point de vue hygiénique, le désidératum de Montréal ; sa proximité de la ville le rend désirable pour toutes les classes de la société : l'accès facile, au moyen de tous les chars urbains qui s'y rendent, fait que le trajet tout en étant des plus plaisants, vous met, pour ainsi dire, à la porte de vos places d'affaires, en quelques minutes seulement.

Cette source d'eau limpide, claire et purgative, qui coule incessamment, est le préventif et le remède à beaucoup de maux. C'est encore pour vous, propriétaires.

Vous avez encore à votre porte tous les besoins de la famille. Vous êtes à la fois à la campagne et à la ville. L'église est à la portée de tous ; les canaux seront achevés cet automne ; les trottoirs borderont toutes les rues ; enfin, les avantages sans nombre sont à l'acheteur, malgré la maigre somme que vous nous payez en retour.

Nous vous offrons donc des valeurs qui valent mieux que l'or ; des valeurs qui prennent du prix tous les jours et qui ne peuvent jamais subir une baisse—aux prix actuels. Les lots de terrains à Viauville sont assez connus, pour ne pas avoir à nous étendre plus longuement sur les avantages qu'ils offrent aux acheteurs. Nous nous contenterons de vous informer que nous prendrons les billets des banques Ville-Marie et Jacques-Cartier en paiement ou partie de paiement des terrains, qui vous donneront 40 à 50 pour cent d'intérêt sur votre capital, sans aucun risque contre 3½ pour cent que les banques vous accordent, non sans risques. Personne ne peut vous voler ce terrain, il est là, restera là et prend du prix tous les jours.

Adressez-vous à la manufacture Viau et Frère, 1294, rue Notre-Dame, ou sur les terrains à Viauville. MM. E. Beaudry, représentant, J.-B. Deguise, gérant.

La femme d'intérieur est un oiseau rare, mais on suppose un oiseau plus rare encore, c'est un homme d'intérieur.—X.

AUX FEMMES DE SANTE DELICATE

Beaucoup de femmes souffrent énormément à certaines époques de l'année, et le traitement que prescrit leur médecin ne leur donne presque jamais — jamais, pourrait-on dire — pleine et entière satisfaction. Les femmes d'une santé délicate, dont la vie est sédentaire, sont sujettes plus que les autres à ces affections périodiques. Toute circonstance de nature à causer de l'émotion ou de l'inquiétude, tout travail susceptible de produire l'affaiblissement des forces physiques contribuent à aggraver leur mal et à nuire à leur santé. Pour rétablir le système, rendre les forces à celles qui les ont perdues par suite de cette affection, il n'y a pas de spécifiques plus souverains que le "Régulateur de la Santé de la Femme" et les "Female Plasters" du Dr J. Larivière. Employés selon les prescriptions de ce docteur, ces remèdes amèneront rapidement la guérison de l'affection périodique dont souffrent les femmes de constitution délicate. Vendus dans toutes les bonnes pharmacies, \$1.00 le "Régulateur" et 25 cents le "Female Plasters," ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.-I. Essayez-les et vous n'en voudrez plus d'autres.

L'apparence de la Santé

Dans le monde médical, on emploie beaucoup le mot anémie, qui veut dire tout simplement : absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais que le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

Mme Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Becquets, souffrant d'un mal de dos presque incurable, guérie par les

PILULES CARDINALES
DU DR ED MORIN

Pourquoi tant de maladies, réputées incurables, se guérissent-elles par l'emploi d'un remède supérieur? La raison est facile à donner. Avant d'en venir au VÉRITABLE remède on a fait usage de médecines SANS VALEUR, de là l'insuccès le plus complet. C'est précisément ce qui est arrivé dans le cas de Madame Oct. Chandonnet, de St-Pierre les Becquets. Cette dame avait employé des médicaments inférieurs, des imitations ridicules, n'ayant aucune vertu curative, et qui pouvaient devenir un danger réel.

Madame Chandonnet souffrait, depuis vingt ans, de douleurs générales qu'elle attribuait au rhumatisme ou névralgie. Sa maladie s'étant compliquée, elle fut atteinte d'un mal de dos qui la conduisait lentement, mais sûrement à la tombe.

Que de jours coulés dans la souffrance, de nuits sans sommeil, passées dans sa chaise, ne pouvant se mettre au lit!

Un jour que le mal rendait la vie encore plus pénible, entièrement découragée, n'ayant plus d'espoir dans l'avenir, elle vit, dans un journal de Québec, l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Madame Chandonnet fit l'essai de ce remède supérieur. Ses douleurs se calmèrent, son mal de dos disparut comme par enchantement, sa santé générale devint excellente. Madame Chandonnet ne perd jamais l'occasion de témoigner sa haute reconnaissance envers les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

Ces Pilules sont recommandées par les meilleurs médecins du pays, vendues chez tous les marchands de remèdes.

Exiger toujours les "PILULES CARDINALES" du DR ED MORIN.

Aux personnes affaiblies

On rencontre tous les jours des personnes qui se plaignent d'avoir perdu leurs forces, d'éprouver une lassitude générale, extrême, au moindre effort qu'elles font : elles ont pâli, maigri, sans qu'on puisse constater chez elles aucune maladie particulière : on peut admettre que ces personnes sont simplement anémiques, c'est-à-dire ont le sang appauvri pour toute maladie. Cette maladie est, d'ailleurs, facile à guérir à l'aide des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard et dont la formule est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris. Envoyées par la malle sur réception du montant, 50c, en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 juillet : Une expédition polaire au XVIIe siècle, par Ed Van Biema.—Du Liard d'Opéra, par M. G. Salvayre.—Les dernières frégates françaises, par le Dr Desjardins.—Poésies de Pouchkine, par le prince V. Bariatsky.—Le chemin des ruines, par J. Thorel.—Les Jansénistes, par L. Séché.—Un soldat, par H. Bousquet.—Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.

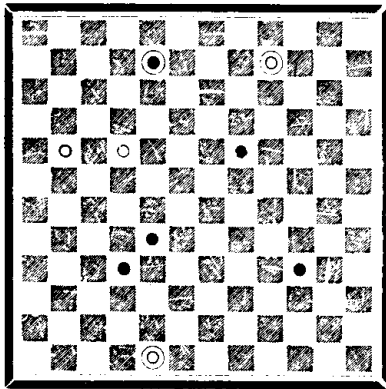
La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences ; Bibliographie ; Carnet mondain ; Mode.— Voir l'annonce.

— En Norvège, une récente loi déclare qu'aucune jeune fille ne pourra se marier avant d'avoir produit un certificat constatant qu'elle est adroite cuisinière, tricoteuse et fileuse.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 233

Composé par M. T. Brunet, Montréal
Noirs—5 pièces



Blancs—4 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 232

Blancs		Noirs	
53	47	18	29
56	49	43	56
69	62	56	58
71	64	58	71
47	41	71	32
70	64	32	71
66	60	71	54
41	36	54	37
36	43	gagnent	

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Écho de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—1

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. — Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres.

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La Santé à Bon Marché



Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaisante

Eau Minérale RADNOR

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et son état de santé.

Encouragement

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux : —

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do
Prix spéciaux au delà de 65 ans.		

Bureau : No 1756 RUE STE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1235
Marchands 563 **OUVERT NUIT ET JOUR.**

VENTE DE MEUBLES DE JUILLET

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettrons pas en stock ont été marquées à des prix très bas. — Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig.— Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

POUR LES ENFANTS

La plupart des maladies des enfants, en cette saison de chaleurs et de temps orageux, sont dues à une alimentation défectueuse. Le lait que nous fournissons nos laitiers n'est pas toujours parfaitement pur; il tourne facilement à l'aigre, d'où, dérangement d'estomac, coliques, diarrée, choléra pour les enfants soumis à ce régime exclusif. Pour parer à tous ces inconvénients, nous ne saurions trop recommander aux mères de famille d'adopter pour les enfants une alimentation plus substantielle et de les mettre au régime de la Peptonine qui contient tous les éléments d'un aliment complet, qui est spécialement adaptée à la nourriture des enfants. C'est un produit alimentaire, supérieur, parfaitement stérilisé d'après un procédé rigoureusement scientifique. L'analyse de la Peptonine a été faite par nos chimistes officiels du McGill, de l'Université Laval à Montréal et à Québec: tous nos savants professeurs s'accordent à faire ressortir les mérites réels de cet excellent produit. La grande boîte se détaille à 25c. dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. Au cas où vous n'en trouveriez pas chez vos fournisseurs ordinaires, adressez-vous au dépôt principal, 382 avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Téléphone East 1288.

CHOSSES ET AUTRES

—Le jeu de billard fut introduit en Europe par les Templiers.

—Les oies sont considérées comme emblème de la félicité conjugale en Chine.

—Tous les ans, à Londres, on ne trouve pas moins de 170,000 parapluies qui sont laissés dans les places publiques.

—Un pays qui ne veut plus des hommes de foi va aux hommes de loi, en attendant qu'il aille aux hommes sans foi ni loi.

—On a commencé à manufacturer des poêles de cuisine avec des portes de fourneau en verre, ce qui permet à la cuisinière de surveiller la cuisson sans ouvrir les portes.

UNE VISITE

Le *Baume Rhumal* seul guérira votre bronchite.

—Avec le temps, les mœurs changent. Sous le règne d'Elisabeth, en Angleterre, les personnes invitées à un banquet devaient apporter chacune sa cuiller dans sa poche. De nos jours on emporte les cuillers chez soi à titre de souvenir pour augmenter sa collection.

MIEUX QUE L'OR

Chaque petite dose de *Baume Rhumal* vaut son pesant d'or.

Epoques douloureuses

Les jeunes filles et les jeunes femmes dont les époques sont douloureuses verront disparaître comme par enchantement cet état fâcheux et les souffrances qui l'accompagnent et qui sont provoquées par l'appauvrissement du sang, en se mettant pendant quelque temps au régime régulier des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui contiennent tous les éléments indispensables à la reconstitution d'un sang appauvri. Dans toutes les pharmacies à 50c la boîte. Envoyées par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, bureau d'Poste, Montréal, ou à la pharmacie Bardon, 1703 rue Ste-Catherine.

BAUME ROYAL ITALIEN

Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)

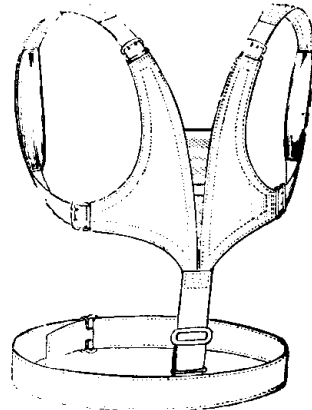


FAITES-EN L'ESSAI

Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygienique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 267 ST-JACQUES, MONTREAL

Gants de Kid d'Opéra



Nouvelles nuances: Cyano, Bien-ciel, Rose, Hélio-trope, Mauve, Citron, etc.

Brodés, noir ou blanc.

Gants réparés à peu de frais

Bretelle pour faire tenir droit et empêcher de courber. PRIX, \$1.25.

Spécialité des meilleures marques de corsets de 35c. en montant. Tous les *aciers* sont *riés*, ce qui empêche de percer l'étoffe, et qui ne se trouve pas ailleurs.

J. B. A. LANCTOT 152, RUE ST-LAURENT.

Fabricant de Gants. Spécialité de Gants et Corsets. Téléphone, Main 3187.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
 ABONNE: Paris et Seine 50f 26f 14f
 Départements 56f 29f 15f
 Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

MESDAMES

Avant de faire vos achats cette semaine, veuillez donc comparer les prix qui suivent avec ceux que vous avez l'habitude de payer, faites le

CALCUL DE L'ARGENT

que vous pouvez épargner, et si vous trouvez que ça vaut la peine, dites-le à vos nombreuses amies, et ne manquez pas d'en profiter toutes. Dites-vous que vous n'avez aucun risque à encourir en faisant vos achats à la

Grande Maison Populaire

J. N. BROSSARD & CIE

Lisez bien notre annonce

Etoffes à Robe réduites de 50 p. c. Indiennes Anglaises valant 13 cts, réduites à 7½c.

Avant nos grandes réparations, les Blouses, nous les donnions à 95c, réduites à 49c.

Quelque chose qui vous surprendra, Robes de Matin valant \$1.95, tant qu'il y en aura 73c.

Jupes avec garnitures nouvelles, valant \$1.80, prix extra populaire 74c.

Ordres par la malle toujours exécutés avec diligence.

J. N. Brossard & Cie

COIN

MONTREAL et STE-CATHERINE

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2818.

UN PRÊTRE
 de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
 ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
 DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PETIT
 FIEVRES - ÉPUISEMENT" avec les
PILULES AN-ONIC
 toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
 Ph^{ie} MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
 Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20: un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

LA QUINZAINE MUSICALE,

5e année.

zette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU, spécifique infaillible contre le rifle, l'eczéma le mal de barbe, les plaies aux jambes les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. Si se présente un cas où la POMMADE ANTISEPTIQUE ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la CIE PHARM. DU DR RAMEAU, 370 rue Craig, Montréal.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,493

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

La Silverine Nettoie et Lave Tout!

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélarats, ni aucun métal - Met les mains comme du satin - Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé **aux malades**. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.
F. DUBOIS, Gérant.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PUNIGATION
ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE par les
CAPSULES L. KIRN
à l'extract d'éthérée
de FOUGÈRE MÈLE PURE
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'effi-
cacité que ses Capsules qui
portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSER,
14, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Le Petit Windsor



Restaurant
des Gourmets

101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

Les Dames

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Cote Place Chabouilles.

Grande Vente Préliminaire

Les changements que nous faisons subir à nos magasins sont en vue d'en faire les mieux agencés de notre localité.

L'inauguration se fera par

Une Grande Vente d'Ouverture d'Automne

mais avant cette ouverture il nous faut faire tant de travaux, que nous sommes forcés de faire ce que nous appellerons

Une Vente Préliminaire

Les améliorations considérables que nous voulons faire, nécessitent le déplacement de plusieurs départements qui sont encombrés de marchandises que nous sommes déterminés de vendre à **GRANDS SACRIFICES** plutôt que de les déménager d'un étage à l'autre.

Il y a dans ces départements que nous changeons de destination, des marchandises toutes nouvelles, de toutes les saisons. Elles seront néanmoins sacrifiées et vendues à aussi bon marché que le sont à beaucoup d'endroits des marchandises avariées et passées de mode.

Rappelez-vous que notre établissement n'en est pas un de second ordre, mais un des plus considérables de la ville, l'assortiment est complet, varié et de choix.

Profitez de cette vente unique que nous sommes forcés de faire pour faciliter les travaux. Voyez s'il y a des marchandises et des prix semblables aux nôtres.

LETENDRE & ARSENAULT,

1593 rue Sainte-Catherine, Montréal.

La Verité Triomphe!

Le verdict d'un avocat éminent en faveur du poêle à Gazoline "Insurance."

Après de nombreuses expériences il le proclame le meilleur de tous les poêles à gazoline.

LISEZ SA LETTRE

Chers messieurs, Après un essai parfait du poêle à gazoline "INSURANCE" acheté de vous, je le trouve très satisfaisant. Ma femme n'a qu'un seul regret, c'est de ne pas avoir connu plus tôt le poêle "Insurance" il épargne tant de labeur et de temps, pour ne rien dire du confort additionnel qu'il procure.

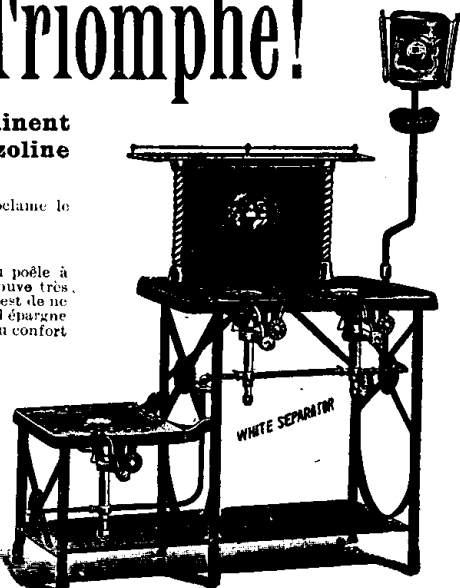
Je trouve votre poêle "Insurance" en tous points, tel que vous me l'avez dit, et le préfère de beaucoup à toutes les autres marques mentionnées dans votre lettre.

Je trouve le poêle "Insurance" aussi facile à contrôler qu'une lampe à pétrole, sinon plus, et il me paraît aussi sûr que le poêle à bois ordinaire.

Je suis heureux maintenant que le poêle au pétrole, acheté il y a quelque temps, n'ait pas donné satisfaction car après dix jours d'essai de mon poêle "Insurance," je ne voudrais pas d'un poêle à pétrole, même si on me le donnait pour rien. Votre bien dévoué,

J. MAXWELL,

Procureur de la Couronne, L'Original, Ont.



AMESSE & CIE, 18:8 rue Sainte-Catherine, MONTREAL.

TELEPHONE BELL EST 1535.

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent,

Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



Ce n'est une Révélation

pour personne d'annoncer que **Notre Département** pour Hommes est toujours bien assorti, que les marchandises sont de goût, de choix. Nos ventes considérables sont une preuve que **Ce Département** est connu, apprécié. Ce ne sera pas non plus **UNE RÉVÉLATION**, si nous disons que **Ce Département** comme tous les autres a subi la contagion de la **Réduction**. Tout dans le stock a été réduit, particulièrement les articles suivants :

Vestes en toile de couleur, ces vestes donnent un air de confort quand il fait chaud. 75c

Cols unis aux couleurs voyantes, boucles, faux-cols, réduits de moitié—dans tous les prix.

Corps, un job de Corps, nous n'avons pas les caleçons, c'est pourquoi vous pouvez acheter ces Corps à 50c bien qu'ils valent de \$1.00 à \$1.50.

Chemises en toile Oxford, encolure parfaite, elles valent 75c, réduites à 39c

Un lot Chemises d'une valeur extra de \$1.00 pour 50c

Mouchoirs Hemstitched, pure toile, ils valent \$4.00 la douzaine, réduits à \$1.50

Chaussettes mérinos couleur, valant de 50c à 90c réduites à 25c

Tweeds. Notre réputation n'est plus à faire pour le grand choix des beaux tweeds chez nous. De même que la réputation de notre tailleur qui donne toujours satisfaction aux clients. C'est le temps d'acheter un habillement à bon marché chez

ARCHAMBAULT FRERES

Angle Ste-Catherine et Amherst.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la velvetized cream.

Hamacs Un choix superbe à bon marché.
Boyaux d'Arrosage

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT



★ **VIN** ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel, Tonique, Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,
Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Foudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

12571

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50,000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot	... valeur	\$10,000	4e Lot	... valeur	\$1,000
2e "	... "	4,000	2 Lots	... "	500
3e "	... "	2,000	5 "	... "	200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le **PROCHAIN TIRAGE** aura lieu le **24 AOUT 1899**, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal
No 134, rue Saint-Jacques

Librairie Française

1832 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, .03c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraire-avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, .20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le acubie.

Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis
TEL. BELL EAST 848



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarcination des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'**Institut du Bain Oriental**

137 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars
TEL. BELL MAIN 3129.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



Clara prenait plaisir à ces observations.—Page 58—Col. 2.

L'OISEAU DU DÉSERT

III

LA PROPOSITION

(Suite)

Un jeune homme bien mis, qu'on avait vu souvent rôder autour du magasin, et qui affichait pour Mme Brissot une passion extravagante, était étendu mourant sur le plancher, la poitrine traversée d'une balle, et il ne tarda pas à expirer. Mme Brissot elle-même, les vêtements en désordre, était blessée à l'épaule, et, soit émotion, soit souffrance, elle avait perdu connaissance. Son mari, auteur de ce double attentat, était en train de recharger ses pistolets, sans doute pour les tourner contre lui-même, quand on se précipita sur lui ; on le désarma et il fut livré à la justice.

Une enquête s'ouvrit aussitôt au sujet de ce terrible événement. Brissot, fou de rage et de désespoir, prétendait avoir surpris ensemble sa femme et le jeune inconnu ; il avouait les avoir frappés l'un et l'autre dans un transport de fureur. Les circonstances semblaient en effet justifier cet acte de violence ; mais Mme Brissot, dont la blessure n'offrait aucune gravité, et qui n'avait pas tardé à reprendre ses sens, protesta énergiquement à son tour contre certaines assertions de son mari. Elle raconta que, étant montée chez elle pour faire un léger changement à sa toilette, ce jeune homme, qui s'était introduit dans sa chambre sans qu'elle sût comment, s'était montré à elle tout à coup, et s'était jeté à ses pieds en prononçant des paroles sans suite. Surprise et effrayée, elle l'avait supplié de s'éloigner, et elle le repoussait de toutes ses forces quand Brissot était entré, l'air égaré, la bouche écumante, tenant un pistolet à chaque main. Avant qu'elle eût pu dire un mot pour expliquer cette scène, l'inconnu était tombé mortellement atteint ; elle-même, au moment où elle suppliait son mari d'écouter sa justification, avait reçu une blessure qui l'avait renversée évanouie.

Laquelle de ces deux versions était la véritable ? La justice se chargea d'éclaircir ce point ; en attendant,

No 3

Brissot fut emprisonné sous prévention de meurtre.

Le procès, grâce aux journaux, eut un retentissement extraordinaire dans toute la France. Cependant, le jour de l'audience, les faits avaient perdu beaucoup de leur gravité. Dans l'intervalle de l'instruction les deux époux s'étaient réconciliés ; Brissot adorait toujours sa femme, et celle-ci, qui avait peut-être conscience de quelques torts, était fort disposée à l'indulgence et au pardon. Brissot, mis en jugement, subit donc une insignifiante condamnation à une année d'emprisonnement, et encore une moitié de sa peine lui fut remise par la clémence du souverain.

Cette scandaleuse affaire étant terminée, on pouvait croire qu'elle serait oubliée promptement ; mais les époux Brissot n'en jugèrent pas ainsi. N'osant plus affronter les regards de leurs voisins et amis, ils s'empressèrent de vendre le magasin de la *Rose blanche*, dont les affaires avaient fort périclité pendant le procès ; ils réalisèrent tout ce qu'ils possédaient et résolurent d'aller s'établir dans une contrée où ne serait jamais parvenu le bruit de ce funeste événement. Les pays les plus reculés de l'Europe et de l'Amérique ne leur semblèrent pas encore assez éloignés ; ce fut en Australie, aux antipodes de Paris, qu'ils se décidèrent à chercher une retraite, et ils vinrent monter un *store* à Dorling station, dans la province de Victoria.

Tels étaient les événements auxquels Mme Brissot faisait allusion quand elle parlait vaguement de ses *malheurs*. Du reste, on ne la pressait jamais de spécifier la nature des malheurs en question ; en Australie, où tant de gens qui occupent des positions honorables sont d'anciens convicts ou des fils de convicts, il est éminemment impoli de questionner quelqu'un sur son origine ou sur ses antécédents. Aussi les deux époux avaient-ils eu bien rarement à réprimer une curiosité indiscrète ; depuis quelque temps seulement, une circonstance nouvelle avait ramené leur attention vers ce douloureux passé.

Richard Denison ne cachait pas les sentiments de préférence qu'il éprouvait pour Clara, et ses assiduités dans la maison Brissot, permettaient de supposer qu'il songeait à demander la jeune fille en mariage. Richard était d'une bonne famille anglaise et son père

avait exercé autrefois des fonctions éminentes dans la colonie. Il possédait une grande fortune et l'on estimait beaucoup son esprit droit, son caractère loyal. De son côté, Clara était douce, intelligente, malgré un peu de frivolité qu'elle devait peut-être à son extrême jeunesse, et elle passait pour une des plus belles personnes de l'Australie. Outre cela, les affaires de ses parents prospéraient et l'on savait qu'ils seraient en mesure de lui donner une magnifique dot en la mariant. Les deux partis étaient donc assez bien assortis et aucun obstacle sérieux ne semblait devoir s'opposer à cette union.

Cependant le jeune magistrat n'avait pas demandé officiellement la main de Clara et sans doute un motif, autre que sa réserve naturelle, l'empêchait de se déclarer. Ce motif, il n'était pas difficile de le deviner : c'était l'obscurité qui pesait sur les Brissot, et nous avons vu que William, le domestique de confiance de Denison, interprétait contre eux ce mystère obstiné. Richard avait pourtant risqué plusieurs fois des demi-mots pour provoquer un éclaircissement à cet égard ; mais que pouvait répondre la pauvre Clara ? Elle n'avait que douze ans lors de la catastrophe que nous avons racontée, et maintenant encore ses idées étaient très confuses sur les événements accomplis autrefois. D'ailleurs, rien au monde n'eût pu la décider à déverser le moindre blâme sur son père ou sur sa mère. Elle avait donc feint de ne pas comprendre ces insinuations et Richard demeurait convaincu qu'elle ignorait le secret de ses parents. Cette situation néanmoins ne pouvait se prolonger, et au moment où nous sommes arrivés, une définition était devenue inévitable.

A peine les invités eurent-ils quitté la maison, que Mme Brissot demanda d'un air empressé à sa fille :

« Eh bien ! Clara, que t'a-t-il dit ce soir ? »

— Rien de nouveau, chère maman ; il m'a témoigné beaucoup d'amitié, comme à l'ordinaire ; et puis il parle d'une explication qu'il veut avoir avec moi dans le plus bref délai.

— Et soupçonnes-tu, ma fille, sur quel sujet doit porter cette explication ?

— Je... je l'ignore... à moins que ce ne soit au sujet de... des circonstances qui nous ont amenés dans ce pays.

— Et si tu as deviné juste, que comptes-tu lui répondre, ma Clara ?

— Mais rien, maman ; j'étais si jeune, je n'ai jamais bien compris...

— Il suffit, mon enfant, répliqua Mme Brissot en soupirant ; nous avons été malheureux, mais nos malheurs ne sont pas de nature à nous faire rougir. Un malentendu, la fâcheuse précipitation d'une personne qui a toujours été irascible et passionnée, ont causé nos infortunes... Si M. Richard Denison abordait jamais ce point, dis-lui de s'adresser à moi. Je lui apprendrai la vérité, et si austère qu'il soit dans ses principes, il nous plaindra, j'en suis sûre... Mais à ton tour, parle-moi avec une entière franchise : si M. Richard Denison prenait enfin une résolution et venait me demander ta main, faudrait-il la lui refuser ?

— Chère maman, balbutia Clara en rougissant, e n'éprouve pour personne autant d'estime et d'affection que pour lui. Cependant il est si froid, si raisonnable.

— Ah ! voilà le grand mot lâché, dit Mme Brissot en riant, il est froid ! Je me doutais que là serait la véritable pierre d'achoppement. Songe donc, chère petite, qu'on n'aime pas de la même manière dans tous les pays. M. Denison est Anglais, il est magistrat, deux raisons pour qu'il se montre habituellement grave et contenu. Nos Français, par exemple, n'ont pas ce calme, ce pouvoir sur eux-mêmes dans la passion... Et à ce propos, ma fille, continua-t-elle d'un ton léger comme si elle eût déjà oublié le sujet principal de cet entretien, que penses-tu du vicomte de Martigny, ce hardi compatriote, qui a bravé déjà tant de périls ? »

Peut-être Mme Brissot, en parlant ainsi, voulait-elle seulement éprouver sa fille ; peut-être aussi céda-t-elle, de son côté, à un sentiment d'admiration pour leur nouvelle connaissance ; quoi qu'il en fût, Clara ne fit pas attendre sa réponse.

« Quoi donc ! chère maman, dit-elle, pouvez-vous

comparer Richard Denison, si loyal, si judicieux, si dévoué, à cet aventurier, qui n'a jamais aimé que l'or et le plaisir ? Grâce au ciel, dans notre patrie française, on pourrait trouver, j'imagine, des jeunes gens plus dignes d'être comparés à Richard !

La mère sourit et se mit à enrouler sur ses doigts blancs et effilés les boucles soyeuses de ses cheveux.

— Je crois que tu as raison, ma chère, dit-elle enfin ; les qualités solides sont préférables aux défauts brillants qui pourraient éblouir certaines femmes frivoles. Mais que devrais-je répondre, selon toi, si M. Denison venait me demander ta main ?

Clara baissa les yeux, hésita, et finit par se jeter dans les bras de sa mère en balbutiant :

— Je ferai ce que mon père et vous me conseillerez.

— Je sais ce que cela veut dire, répliqua Mme Brissot en rendant à sa fille caresse pour caresse, et j'agirai en conséquence. . . Allons ! bonsoir, mon enfant. . . Il est temps de se retirer, car je dois être sur pied demain de bonne heure, pour écrire à ton père avant l'ouverture du magasin. . . Ah ça ! tu emportes donc ce diamant avec toi ? D'où te vient cette passion pour les diamants, ma fille ?

— Mon Dieu ! maman, répondit Clara un peu confuse, j'ai cédé, je l'avoue, à un sentiment de puérile curiosité ; mais demain je rendrai cette pierre précieuse à son maître avec toute l'indifférence que j'aurais pour le moindre de ces cailloux dont mon amie Rachel Owens forme des collections.

— Je comprends ; et puis l'on n'est pas fâchée de dire que l'on a possédé, fût-ce pendant quelques heures seulement, un diamant de douze mille dollars. Prends-en bien soin, ma petite, et bonne nuit.

Elles s'embrassèrent encore une fois et se retirèrent dans leurs chambres qui étaient voisines l'une de l'autre, tandis que la négresse Sémiramis achevait de mettre en ordre le salon.

Clara se coucha bientôt, et malgré les préoccupations qu'avait dû lui causer cette soirée, ses paupières ne tardèrent pas à s'appesantir. Elle songea encore un instant aux propos affectueux que lui avait adressés Richard, aux projets d'union dont la réalisation semblait prochaine ; puis, les images des jaguars et des ours grizzlys dont avait parlé l'aventurier flottèrent vaguement devant ses yeux, et enfin elle s'endormit d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain.

Aux premières lueurs du jour la gentille enfant fut debout. Un rayon de soleil se glissait dans sa chambrette virginale, en dépit d'un store chinois qui protégeait intérieurement la fenêtre. Clara, encore vêtue de sa toilette de nuit, les pieds nus dans des babouches brodées, alla ouvrir cette fenêtre et sortit sur la galerie extérieure ou véranda afin d'exposer au soleil, comme elle l'avait projeté, le diamant de Martigny.

La véranda avait une superbe vue sur le jardin de l'habitation et sur la campagne environnante ; et quoique Clara fût impatiente de tenter sa petite expérience, elle ne put refuser quelques regards d'admiration au paysage tout resplandissant des clartés matinales.

Le fond du tableau était formé par une chaîne de montagnes bleuâtres, situées dans un prodigieux éloignement, et par les forêts naines du *Muady-Scrub* ou désert du Maalys. Autour de Dorling s'étendait une plaine où l'on ne voyait encore, comme nous l'avons dit, que peu de traces de culture. Les champs de blé, les vignes, les plantations de diverse espèce étaient enfermés dans une bande assez étroite autour des habitations du bourg. Plus loin on ne trouvait plus que des *stations*, avec leurs immenses enclos de palissades où l'on élève annuellement des milliers de bœufs. A cette heure peu avancée, ces grands troupeaux d'animaux exhalaient une vapeur blanche et légère comme un brouillard, tandis que les squatters à cheval, leurs longs fouets à la main, galopaient déjà autour des enclos afin de s'assurer qu'aucune bête ne s'était égarée pendant la nuit.

Aux pieds même de Clara, le jardin présentait des beautés d'un ordre plus poétique et plus doux. Ce jardin, qui était entouré d'un rideau d'arbres verts chargés de le protéger contre les rayons du soleil d'été,

réunissait les fruits et les légumes de l'Europe aux productions les plus savoureuses, aux plantes les plus charmantes de la nature tropicale. La pastèque, la banane et l'ananas croissaient fraternellement auprès du pêcher, du groseillier, du poirier apportés de l'autre hémisphère. Le parterre était rempli de fleurs rares que miss Rachel Owens avait découvertes dans ses herborisations, et des senteurs délicieuses s'échappaient de ces corolles aux formes parfois étranges, mais fraîches et pures comme tout ce qui est né dans la solitude, sous la main de Dieu. Des perroquets de toutes couleurs, des kakatoès, des oiseaux rieurs, mêlés à des pies qui différaient peu de nos pies européennes, babillaient dans les arbres. Clara, en se penchant sur la galerie, remarqua surtout deux ou trois oiseaux d'espèce inconnue, pourvus du plumage le plus brillant. Ils s'empressèrent de fuir à sa vue ; mais, cachés dans le feuillage, ils révélaient encore leur présence par une note perçante et gutturale que le moindre bruit suffisait pour interrompre.

Après avoir accordé une attention distraite à ces détails, Clara revint au diamant qu'elle exposa naïvement au soleil ; toutefois l'expérience ne réussit pas sans doute au gré de ses désirs, car, laissant la pierre précieuse sur le balcon de la véranda, elle s'occupa de nouveau des charmants oiseaux qui venaient de se montrer dans le jardin pour la première fois. De temps en temps un mouvement vif et allègre les faisait apercevoir à travers les branches des mimosas, et alors on pouvait prendre une idée de leurs couleurs. Ils avaient à peu près la grosseur du merle de nos climats ; leur plumage était d'un joli brun, égayé de blanc et de jaune chamois sur les ailes, avec un beau collier de couleur rose. Ils passaient avec la rapidité de l'éclair d'un arbre à l'autre, et leur caractère semblait aussi timide, aussi farouche que leur aspect était gracieux.

Clara prenait plaisir à ces observations, quand Sémiramis l'appela de l'intérieur de la maison. Aussitôt elle rentra dans sa chambre et acheva rapidement de s'habiller pour se rendre au magasin, où sans doute elle était attendue. Toutefois, avant de se rendre à l'appel de la négresse, elle passa dans la chambre de sa mère qui venait aussi de se lever.

— Vois donc ce que veut Sémiramis, ma fille, dit Mme Brissot en l'embrassant. Sans doute déjà M. de Martigny vient réclamer ma lettre en même temps que son diamant. Ce n'est pas précisément l'heure où un homme comme il faut devrait se présenter chez des dames... mais le vicomte est devenu un peu sauvage à courir les déserts... Tiens-lui compagnie au magasin, mon enfant, jusqu'à ce que j'aie terminé ma toilette et écrit la lettre pour ton père.

Clara fit une petite moue, car la toilette de sa mère était une chose grave, qui demandait du temps ; et, d'autre part, les lettres de Mme ne s'improvisaient pas. Elle avait donc lieu de croire que pendant une bonne heure au moins elle aurait à tenir compagnie au vicomte. Cependant elle ne répondit pas, et s'empressa de descendre au magasin.

C'était, en effet, le vicomte de Martigny qui attendait dans le store. Il avait déjà son équipement de voyage, ses armes, sa couverture ; son cheval était attaché à un arbre devant la maison. Quant à lui, assis nonchalamment sur une pile de marchandises, il raillait en anglais la vieille Sémiramis, qui ne comprenait pas grand'chose à ses plaisanteries, mais riait de confiance en montrant ses dents encore blanches et bien rangées.

L'aventurier, quittant sa pose nonchalante, vint avec galanterie au-devant de Clara et lui adressa un compliment d'une convenance parfaite. La jeune fille, de son côté, excusa sa mère qui, disait-elle, ne pouvait tarder à descendre ; puis on prit place et la conversation s'établit régulièrement entre Mlle Brissot et Martigny.

Celui-ci causait, avec une verve intarissable, de Paris, de ses voyages, de ses projets ; il savait relever l'entretien par des observations souvent fines et délicates, mais toujours gaies. Clara l'écoutait avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Depuis qu'elle habitait la colonie, elle n'avait pas eu l'occasion d'entendre un de ses compatriotes appartenant au monde

choisi ; elle était donc sous le charme de cette vivacité joviale, qui est pour ainsi dire le caractère de la causerie française. Comme elle se livrait ingénument à ses impressions, on vint à parler du diamant que Martigny avait conté la veille à Clara.

— A ce propos, monsieur le vicomte, dit-elle, il est temps que je vous rende votre magnifique dépôt... Je vous demande cinq minutes pour aller le chercher dans ma chambre où il est resté.

— Rien ne presse, mademoiselle, répliqua Martigny en la retenant doucement ; pour tous les diamants du monde, je ne voudrais pas être privé trop tôt de votre présence... Avez-vous fait les épreuves que je vous ai indiquées sur cette pierre précieuse ?

— Elle a vraiment un éclat incomparable, et je vous remercie de vous être prêté, en me la confiant, à un caprice dont je rougis ; mais permettez-moi de vous la rendre.

— Un moment encore, mademoiselle ; je suis l'homme des résolutions soudaines et il m'est venu la pensée... Mademoiselle, vous semblez tenir beaucoup à ce diamant et j'imagine que vous désirez ardemment de le posséder ?

— Pas le moins du monde, monsieur le vicomte, répondit Clara avec candeur.

— N'essayez pas de le nier. Vous ne seriez pas femme, vous ne seriez pas Parisienne si vous n'aviez pas songé combien un pareil ornement relèverait votre éclatante beauté ; combien il exciterait l'admiration et l'envie des autres femmes... J'ai vu vos yeux briller en le regardant ; j'ai vu votre visage s'animer, votre main trembler quand vous le teniez entre vos doigts... Eh bien ! Clara, il ne dépendrait que de vous d'en devenir maîtresse.

La jeune fille manifesta un grand étonnement.

— A quel titre, monsieur, me proposeriez-vous un semblable cadeau, et à quel titre, moi, pourrais-je l'accepter ?

— Ne vous offensez pas de mes paroles, chère Clara ; mes intentions sont droites, et je ne craindrais pas de les avouer en présence de vos parents ; écoutez-moi donc. Je poursuis la fortune et je n'ai pu encore l'atteindre que d'une manière imparfaite. Quoique je sois loin d'être découragé, cette vie errante me pèse, et maintenant que je vous ai vue, elle va me devenir insupportable, car j'ai compris tout ce qu'il y a de triste dans mon isolement, et je commence à m'apercevoir qu'il est des avantages bien préférables à la richesse... Vous connaissez mon nom et mon titre, Clara ; j'ajouterai que nul motif déshonorant ne m'a obligé de quitter mon pays, comme il m'est facile de le prouver par les témoignages les moins contestables, et qu'enfin, quoique hardi dans les moyens de m'enrichir, je n'ai jamais forcé à l'honneur... Cela dit, répondez avec franchise : voulez-vous que tous mes voyages soient finis et que le diamant, objet de votre secrète convoitise, vous appartienne pour toujours ?

Clara demeurait stupéfaite en écoutant une proposition si étrange et si inattendue.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-elle ; je vous ai mal compris sans doute...

— Nous ne sommes plus à Paris, répliqua Martigny avec vivacité, et vous m'excuserez de ne pas employer les circonlocutions et les précautions de langage usitées de l'autre côté du globe ; aussi bien, dans mes longs voyages, en ai-je perdu l'habitude... En deux mots, Clara, je vous demande si vous consentiriez, pour mon bonheur, à devenir vicomtesse de Martigny.

Clara dégagea sa main dont l'aventurier s'était emparée.

— Monsieur, dit-elle avec fermeté, j'imiterai votre franchise... Je suis déjà presque fiancée à un autre ; et d'ailleurs, vous vous êtes exagéré le prix que je pouvais attacher à la possession de ce diamant. Il n'a pas plus de valeur à mes yeux que tout autre objet assez brillant pour amuser un enfant pendant quelques minutes, et la preuve en est que j'ai hâte de vous le restituer.

Et elle se leva.

Martigny remarqua qu'elle n'avait pas éprouvé le moindre hésitation à repousser sa demande ; l'amour-propre blessé l'emporta sur tout autre sentiment.

— Il suffit, mademoiselle, dit-il avec sécheresse ; peut-être n'eussiez-vous pas dû repousser dédaigneusement la proposition du vicomte de Martigny, si déchu qu'on le suppose... Mais qu'il soit fait selon votre volonté."

Clara fut frappée de l'amertume de ces paroles, et elle voulut adoucir la dureté de son refus ; mais elle se ravisa aussitôt et sortit avec précipitation, laissant le vicomte sombre et irrité dans le magasin.

Elle était fort troublée elle-même, et savait à peine ce qu'elle faisait. Néanmoins, se souvenant qu'elle avait déposé le diamant sur le balcon de la véranda, elle se dirigea de ce côté. Qu'on juge donc de son étonnement et de sa terreur quand elle ne le trouva plus à la place où elle l'avait mis !

Elle crut d'abord l'avoir, par mégarde, rapporté dans sa chambre, et elle bouleversa tous ses effets : le diamant n'y était pas. Elle scruta minutieusement la plate-forme de la véranda : pas de diamant.

Il avait pu tomber dans le jardin ; peut-être Clara l'avait-elle poussé elle-même par étourderie ; peut-être le vent, une feuille agitée, lui avaient-ils donné une légère impulsion qui avait déterminé sa chute.

Mlle Brissot courut donc au jardin et se mit à chercher attentivement au-dessous de la véranda. La recherche n'était pas difficile ; le sol était uni et bien battu ; rien ne pouvait cacher un objet qui fût tombé du balcon. Mais vainement Clara, courbée vers la terre, examina-t-elle chaque grain de sable, chaque brin d'herbe : le diamant ne se révélait pas par son éclat accoutumé sous les rayons du soleil déjà haut sur l'horizon.

IV

LE MARCHÉ

A la suite de ces perquisitions inutiles, Clara, éperdue, fut prise d'un tremblement convulsif. Pâle, haletante, elle demeurait immobile, en proie au plus affreux désespoir. Tout à coup une idée lui vint : sa chambre était voisine de celle de sa mère ; ne se pouvait-il pas que Mme Brissot, par curiosité ou pour remédier à la négligence de sa fille, se fût emparée du diamant et l'eût mis en lieu de sûreté ? Cette pensée consolante fit de nouveau circuler le sang dans les veines de Clara et ramena un peu de coloris sur ses joues. Néanmoins impatiente de changer son espoir en certitude, elle courut à la chambre de sa mère.

En ce moment, Mme Brissot, après avoir achevé d'élever laborieusement l'édifice compliqué de sa coiffure venait de s'asseoir devant son bureau et se disposait à écrire, opération non moins difficile et non moins délicate. Clara s'efforça de raffermir sa voix et de prendre un ton calme pour demander :

— Maman, n'auriez-vous pas vu ce matin le diamant de M. Martigny ?

Mme Brissot tressaillit.

— Le diamant ! s'écria-t-elle, que dis-tu, ma fille ? Grand Dieu ! serait-il égaré ?

Clara fut alarmée de l'effet qu'un simple soupçon produisait sur sa mère.

— Ne vous inquiétez pas, balbutia-t-elle ; il ne peut être perdu... Je le retrouverai.

— Tu le retrouveras !... tu ne sais donc pas où il est ?

Et Mme Brissot voulut se lever, mais ses jambes se dérobaient sous elle.

— Mon Dieu ! maman, ne vous tourmentez pas ainsi, dit Clara, non moins troublée, mais plus forte contre elle-même ; je vous dis que je suis sûre... Et, tenez, ajouta-t-elle d'un ton gai, je me souviens maintenant que je l'ai laissé dans ma chambre... sur ma table... étourdie que je suis, je vous ai fait une belle peur !... Allons ! n'y pensez plus... Dans quelques minutes il sera entre les mains de M. de Martigny."

Et elle sortit, tandis que sa mère se rasseyait en murmurant :

— Petite folle ! me causer de pareilles frayeurs."

Tout à fait rassurée, elle se plaça devant son miroir et rectifia une boucle de cheveux dont la symétrie avait été un peu dérangée par ses brusques mouvements.

Cependant la pauvre Clara venait de montrer une confiance qu'elle n'avait pas. Aucun souvenir ne s'était présenté à son esprit ; elle avait fouillé partout où elle avait chance de retrouver le trésor perdu, et elle était convaincue de l'inutilité d'une seconde perquisition. Rentrée dans sa chambre, elle eut la pensée de se précipiter du haut de la véranda, puis de s'enfuir dans le désert voisin pour y périr de faim et de misère. Un sentiment religieux et la pensée du chagrin que cet acte de désespoir causerait à ses parents l'empêchèrent seuls de succomber à la tentation. Néanmoins, pour mieux résister au vertige qui la gagnait, elle se mit à genoux et pria.

Bientôt elle se releva et essaya de réfléchir. Que faire ?... Une demi-heure s'était écoulée pendant qu'elle cherchait le diamant, et Martigny devait s'étonner fort de cette absence prolongée. Il était urgent d'aller le rejoindre ; mais que lui dire, surtout quand elle venait de le blesser si cruellement ? Toutefois, il n'y avait plus à hésiter ; il fallait lui avouer la vérité, s'en remettre à sa générosité, implorer sa compassion. La pauvre enfant prit son parti tout à coup, et se mit à courir vers le magasin, au risque de ce qui pourrait arriver.

Quand elle entra toute frémissante et se soutenant à peine, le vicomte se leva et lui dit avec ironie :

— Malgré vos dénégations, mademoiselle, vous avez beaucoup de peine à vous dessaisir de ce diamant... vos lenteurs à me le restituer en seraient la preuve au besoin.

— Ce n'est pas cela, monsieur, répondit la malheureuse jeune fille qui voyait les objets environnants danser autour d'elle ; s'il faut l'avouer... puisque aussi bien il est impossible de vous le cacher... le diamant est... je ne puis me souvenir..."

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes, le front baigné d'une sueur froide. Martigny l'observait d'un air de curiosité soupçonneuse.

— Expliquez-vous, mademoiselle, reprit-il ; où est le dépôt que je vous ai confié ?

— Je... je l'ai perdu, murmura Clara en se laissant tomber sur un siège et en se cachant le visage.

— Vous... l'avez... perdu ?

Clara, par un dernier effort de courage, lui exposa en peu de mots comment elle avait oublié le diamant sur le véranda, comment il avait subitement disparu et comment, après les plus minutieuses recherches, il était impossible de le retrouver.

Le vicomte de Martigny avait écouté en silence cette nouvelle terrible. Lorsque Clara cessa de parler, il ne se hâta pas de prendre la parole ; ce fut seulement après une assez longue pause, qu'il dit avec une gravité alarmante :

— Eh bien ! mademoiselle, que comptez-vous faire pour réparer cette perte... singulière ?

— Hélas ! le sais-je ? répondit la jeune fille en donnant un libre cours à ses sanglots ; oh monsieur, monsieur, ayez pitié de moi !

— Que j'aie pitié de vous ! répéta Martigny ; et quelle sorte de pitié pourrais-je avoir, je vous prie, pour un... acte de cette nature ? Mon diamant, ma seule fortune, le prix de six années de voyages, de labeurs, de dangers ! Et vous vous imaginez, mademoiselle, qu'il suffira de me dire tranquillement : "Je l'ai perdu," puis que moi, trop galant pour insister davantage, je remonte sur mon cheval, et je continue mon chemin sans plus songer à la bagatelle égarée ? Ce serait en vérité le beau idéal du chevaleresque, mais Mlle Brissot n'a pu espérer que les choses se passeraient ainsi.

— Mon Dieu ! dit Clara en joignant les mains, qu'exigez-vous de moi, et que faut-il que je fasse !

— J'exige que l'on me rende mon diamant ou la valeur qu'il représente, répliqua Martigny avec dureté.

— Sans aucun doute, mon père et ma mère consentiront à vous rembourser la valeur de ce dépôt, quand même ils devaient pour cela engager tout ce qu'ils possèdent... Mais laissez-moi du moins un peu de temps, afin de les préparer à ce désastre. Quoique mon père ait pour moi une vive affection, je redoute beaucoup sa colère... D'autre part, ma mère est délicate, nerveuse ; une émotion subite pourrait lui por-

ter un coup funeste. Accordez-moi donc un délai, pendant lequel je leur apprendrai avec tous les ménagements convenables... Je vous demande seulement quelques jours.

— Je comprends ; mais je suis impatient de me rendre aux mines ; chaque heure qui s'écoule diminue les chances favorables que je pourrais avoir d'y faire ma fortune.

— M. Denison sur mon instante prière, ne refusera pas de vous accorder l'hospitalité jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'objet perdu ou que j'aie avoué mes torts à mes parents.

— Vous semblez bien sûre de M. Denison ; par malheur, cet Anglais puritain et moi, nous ne pouvons plus nous entendre. Ce matin encore il s'est permis de m'adresser certaines remontrances sur la manière dont ce diamant était venu en possession, et comme je n'aime pas les remontrances, nous nous sommes séparés assez mal ensemble."

Clara était anéantie.

— Mais enfin, monsieur, balbutia-t-elle, qu'attendez-vous de moi ?

— J'ai déjà répondu à cette question... J'attends que l'on me rende mon diamant ou que l'on me rembourse sa valeur.

— Mais l'un et l'autre sont impossibles en ce moment.

— Alors, je m'adresserai au juge, et il saura bien m'accorder justice.

— Le juge, M. Richard Denison ! Oubliez-vous qu'il est l'ami de ma famille et... le mien ?

— Je le sais, mais, ou je me trompe fort, ou il se montrera équitable même contre votre famille et contre vous. Il voudra trancher du Brutus, du Caton, et il vous condamnera indubitablement. Hier au soir, il a vu de ses yeux, et plusieurs autres personnes honorables ont vu comme lui que je vous confiais un objet du plus grand prix. Ce matin, je viens réclamer cet objet, et vous m'annoncez que vous l'avez perdu... quelle excuse alléguerez-vous ? Direz-vous que vous l'avez remis quand nous étions seuls et quand personne ne pouvait nous voir ?

— Monsieur ! interrompit Clara en se redressant, vous n'avez aucun droit de m'insulter !

— Ce n'est pas un doute que j'émetts, mademoiselle ; et cependant si le juge méconnaissait la portée du fait dont je me plains, je serais peut-être en mesure d'éclairer sa conscience à cet égard. Je lui rappellerais par exemple que beaucoup de femmes, réputées fort honnêtes du reste, sont extrêmement avides de colifichets précieux, de parures, de bijoux, que certaines tentations pourraient être au-dessus de leurs forces. Je lui dirais que ce goût commun chez les femmes de tous pays, est particulièrement développé chez quelques Parisiennes. Je lui exposerais comment il me semble impossible qu'un diamant de grand prix ait disparu dans les conditions dont il s'agit. Si donc Mlle Clara elle-même est incapable d'abuser de la confiance d'un compatriote, il faut qu'il y ait auprès d'elle une autre personne moins délicate sur les moyens de s'approprier un pareil trésor.

Dans le cas où le magistrat refuserait de me croire, j'invoquerais des souvenirs qui me sont revenus la nuit dernière. Je me trouvais encore à Paris lors d'un procès fameux où le scandale se mêlait au drame ; et ma mémoire, maintenant que j'y réfléchis, m'en reproduit assez fidèlement les détails... Le juge connaîtrait ainsi le caractère et le passé de certaines personnes desquelles le hasard l'a rapproché, et il n'aurait peut-être pas de peine à imaginer sur qui devraient tomber ses soupçons."

Clara n'avait saisi d'abord qu'imparfaitement la portée des insinuations de Martigny ; mais, à mesure qu'elle écoutait, la lumière se faisait dans son esprit, et elle finit par comprendre qu'on soupçonnait sa mère d'avoir fait disparaître le diamant. Si quelque chose eût pu ajouter à son désespoir, c'eût été l'accusation portée contre une personne qui lui était si chère.

— Monsieur le vicomte, répondit-elle avec énergie, une semblable imputation sans preuves est une lâcheté indigne d'un homme d'honneur !

Martigny sourit avec indulgence.

“ Vous deviez parler ainsi, mademoiselle, reprit-il, et votre colère ne saurait m'offenser. Mais ce n'est plus à vous que je dois communiquer mes soupçons, c'est à M. Denison, le juge de Dorling, et je vais le trouver à l'instant même.”

Il fit un mouvement comme pour sortir. Clara terrifiée le retint par ses vêtements.

“ Pas encore, je vous en conjure ! dit-elle tout en pleurs, ce sera un scandale horrible ! S'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais peut-être à subir la peine de mon imprudence ; mais mon bon père, ma pauvre mère !. J'ignore, monsieur, les circonstances auxquelles vous faites allusion ; j'étais si jeune quand j'ai quitté la France ! Mais je sens, je devine que vous voulez exploiter à votre profit un secret qui troublera le repos de mes bien-aimés parents. Epargnez-les, je vous en conjure !. Ne vous suffit-il pas de les ruiner en réclamant le prix énorme de votre diamant ?. Soyez généreux, monsieur le vicomte, ne nous accablez pas. Ayez pitié de moi !”

Clara dans une attitude suppliante était irrésistible et, en dépit de lui-même, Martigny la contemplait avec admiration. Comme il semblait hésiter, Mlle Brissot se redressa tout à coup et s'élança en avant, les bras tendus, en s'écriant d'un ton d'effroi :

“ Malheureuse ! que faites-vous ?”

Le vicomte à son tour se retourna brusquement ; il était temps, la négresse Sémiramis s'était approchée de lui en silence, tandis qu'il causait avec sa jeune maîtresse, et elle se disposait à lui fendre la tête avec une hache qu'elle avait prise parmi les marchandises du magasin.

“ Vous chagriner bonne missi Clara ! dit-elle en anglais en fixant sur Martigny ses gros yeux blancs, vous méchant... moi tuer vous !”

Et elle l'eût fait comme elle le disait si Clara ne l'eût désarmée par de bonnes paroles.

Cet incident tragi-burlesque acheva de dérider Martigny.

“ Sur ma foi, mademoiselle, dit-il gaiement, vous avez là un garde du corps d'une humeur belliqueuse, et certes Sémiramis la Grande n'a jamais eu plus d'énergie virile que votre Sémiramis du Congo. Allons ! son intervention n'aura pas été sans résultat ; je crains fort d'attirer sur moi la vengeance de cette héroïne et je crois avoir trouvé un moyen de tout concilier.

— Serait-il possible ? Parlez, monsieur ; quel est ce moyen ?

— Veuillez vous asseoir à votre bureau et écrire sous ma dictée.”

Sans répondre autrement, Clara se dirigea vers le comptoir où elle notait les recettes et les dépenses du magasin, s'assit à sa place accoutumée ; puis, prenant une feuille de papier et une plume, elle se mit en devoir d'obéir.

Martigny s'accouda sur le bureau et, après quelques secondes de réflexion, dicta la reconnaissance suivante :

“ Je déclare n'avoir pas rendu à M. le vicomte de Martigny le diamant qu'il m'avait confié et qui est estimé cinquante à soixante mille francs, argent de France. Dans le cas où je ne lui aurais pas restitué ce diamant ou la valeur qu'il représente dans l'espace de trois mois, à partir du jour de la date de cet écrit, je m'engage sur l'honneur, devant Dieu et devant les hommes, à lui accorder ma main.”

Arrivée à ces derniers mots, Clara rejeta la plume.

“ Je n'écrirai jamais cela ! dit-elle avec vivacité.

— Et pourquoi donc, mademoiselle ?

— Parce que... Eh bien ! puisqu'il faut le dire, parce que... je ne vous aime pas.”

— Mais je vous aime, moi, charmante Clara ! et il me sera bien permis d'abuser un peu de la situation pour assurer mon bonheur.

— Cette passion subite ne saurait être bien profonde. Nous nous sommes vus hier soir pour la première fois et nous avons à peine échangé quelques paroles. D'ailleurs, monsieur, vous avez dû deviner que j'avais pour M. Richard Denison une préférence.

— Avec votre permission, mademoiselle, répliqua le vicomte d'un ton péremptoire, cette préférence me semble impossible. Vous, une vive et sémillante

Française, aimer cet Anglais flegmatique, ce petit magistrat gourmé, tout bourré de sentences de morale et d'aphorismes judiciaires ! Je croirais plutôt à l'alliance de l'eau et du feu. Non, vous ne pouvez avoir de préférence pour cette espèce d'amoureux transi que le hasard a mis sur votre chemin. D'autre part, il surgirait sans doute entre vous et lui plus d'obstacles que vous ne pensez, le jour où il apprendrait certains détails concernant votre famille.

— Monsieur, interrompit Clara avec fermeté, celui dont vous parlez est un homme probe, de haute intelligence et j'ai confiance dans son affection. Aussi suis-je déterminée à repousser vos offres.

— Comme il vous plaira, mademoiselle ; je vais donc tout conter moi-même à M. Denison, et s'il est aussi probe que vous le dites, justice me sera certainement rendue.”

Ces menaces rejetèrent la pauvre Clara dans ses mortelles angoisses. Elle connaissait les principes sévères du jeune juge de paix ; l'étourderie qu'elle avait commise produirait certainement sur lui l'impression la plus défavorable. D'un autre côté, les accusations de Martigny contre ses parents devaient indubitablement amener une rupture complète entre eux et Denison, elle le sentait ; dans ces deux cas, Denison était perdu pour elle.

Clara pesa rapidement ces diverses considérations ; il lui sembla qu'elle devait à tout prix, même au prix de son bonheur, éviter les extrémités dont la menaçait le vicomte.

“ Monsieur, lui dit-elle, vous êtes impitoyable ; mais plaise à Dieu que nous n'ayons pas à regretter l'un et l'autre l'engagement que vous m'imposez !”

Elle écrivit la phrase exigée.

“ Clara, dit le vicomte avec plus d'émotion qu'il n'en avait montré jusque là, cette condition devrait-elle vous affliger si cruellement ? Autrefois, à Paris, plus d'une femme du grand monde a bien voulu laisser tomber sur moi un regard de complaisance, et dans ce pays grossier, au milieu des gens qu'y attire la soif de l'or, vous eussiez pu trouver un créancier moins indulgent. Tenez, poursuivit-il, je veux vous donner la preuve que je ne suis pas dépourvu de générosité.”

Et il se mit à dicter de nouveau :

“ Si le présent écrit ne m'était pas présenté dans l'espace de trois mois par M. de Martigny en personne, je serais dégagée par ce seul fait de toute espèce d'obligation envers lui.”

Mlle Brissot écrivit encore cette clause.

“ Maintenant signez et datez,” reprit le vicomte. Clara obéit passivement.

“ Vous ne me remerciez pas ? poursuivit Martigny. Ne comprenez-vous donc pas l'importance de cette dernière disposition ? Dans ces trois mois, on retrouvera sans doute le diamant, si réellement il a été perdu, et, dans ce cas, vous n'aurez qu'une simple restitution à opérer. Si on ne le retrouvait pas, il vous resterait encore diverses chances favorables : ou bien je serais dans l'impossibilité, par maladie ou par toute autre cause, de faire ma réclamation dans le délai prescrit et alors je serais déchu de mes droits, ou bien j'aurais péri et vous deviendriez purement et simplement mon héritière. Ah ! Clara, ne souhaitez-vous pas quelquefois que ma mort vous délivre de mes réclamations importunes ?

— Je ne saurais souhaiter la mort de personne, monsieur le vicomte, et peut-être vous dois-je en effet des remerciements pour votre condescendance. Mais j'ai l'espoir qu'avant peu le diamant vous sera restitué et alors cet écrit n'aura plus aucune valeur. En attendant le voici, ajouta-t-elle ; y manque-t-il quelque chose ?”

Le vicomte prit le papier et l'examina rapidement.

— C'est à merveille, dit-il ; un pareil engagement n'aurait, je le sais, aucune valeur en France ; mais nous sommes ici dans une colonie anglaise et sous la loi anglaise qui reconnaît la validité de ces promesses de mariage. Maintenant, ajouta-t-il de son ton léger, je vais m'efforcer de ne pas être tué dans une rixe de mineurs ou emporté par une fluxion de poitrine en lavant le sable aurifère, afin de pouvoir présenter ce billet le jour de l'échéance.”

Clara allait répondre quand Mme Brissot entra parée avec plus de soin que d'habitude à cette heure peu avancée et tenant une lettre à la main. Elle remarqua le trouble de sa fille et vit Martigny cacher un papier dans son portefeuille.

“ Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?” demanda-t-elle.

La négresse Sémiramis s'approcha d'elle précipitamment :

“ Maîtresse, dit-elle dans son jargon en désignant Martigny, lui méchant massa. Lui faire pleurer missi Clara, et faire écrire elle, et puis s'emparer du papier.”

A cette révélation formelle, Clara demeura interdite et baissa les yeux ; mais le vicomte ne perdit pas sa présence d'esprit :

“ Véritablement, madame, répliqua-t-il avec enjouement, il est bon d'être en garde contre votre négresse. Elle a failli m'assommer d'un coup de hache, parce que je contais à Mlle Clara, en attendant votre venue, une histoire attendrissante ; et maintenant elle s'avise de prendre de l'ombrage, parce que Mlle Clara a bien voulu de son côté me charger d'un billet pour son père.

— Mais Clara a très bien fait au contraire, répliqua Mme Brissot, et certainement ce billet causera une vive satisfaction à mon pauvre mari qui a tant de mal là-bas avec ces ingouvernables mineurs. Excusez Sémiramis, monsieur le vicomte ; l'intelligence ne l'étouffe pas, quoiqu'elle soit bonne créature ; mais, vous le savez, la race noire est fort au-dessous de la nôtre et l'on ne peut exiger d'elle beaucoup de délicatesse dans la pensée et dans la parole.”

En même temps elle renvoya Sémiramis qui regagna sa place en bougonnant.

N'est-ce que cela ? poursuivit Mme Brissot ; j'avais cru, en voyant l'air bouleversé de Clara. Ah çà, ma fille, tu as rendu le diamant à M. le vicomte, n'est-ce pas ?”

La pauvre enfant n'eut pas la force de formuler une affirmation contraire à la vérité ; Martigny vint encore à son secours.

“ Je n'ai plus rien à réclamer, répliqua-t-il ; aussi, madame, permettez-moi de vous faire mes adieux. On emploie fort agréablement le temps dans votre maison hospitalière ; néanmoins, je ne dois pas oublier que j'ai quarante milles à parcourir aujourd'hui pour arriver aux placers et que les chemins ne sont pas des meilleurs. Votre lettre est-elle prête ?

— La voici, monsieur le vicomte ; je vous y recommande tout particulièrement à M. Brissot ; de votre côté, ne manquez pas de lui rendre tous les services qui pourront dépendre de vous ; car on a grand besoin d'amis, là-bas ! Allons, adieu, monsieur le vicomte ; bonne chance aux mines, et puissiez-vous y recueillir votre charge de nuggets !. Nous vous reverrons sans doute plus tard ?

— Dans trois mois, jour pour jour,” répliqua Martigny en regardant Clara.

Il prit poliment congé des dames, monta sur son cheval et partit au galop, tandis que Clara, épuisée par tant d'émotions, retombait mourante sur un siège.

V

L'EXPLICATION

Clara souffrit le martyr pendant cette cruelle matinée et sa douleur était d'autant plus poignante, qu'il fallait la cacher à sa mère. Heureusement un grand nombre de personnes se présentèrent au store pour faire des acquisitions ; et Mme Brissot toujours occupée, ne put remarquer le trouble de son enfant chéri. Plusieurs fois Clara s'échappa furtivement : c'était pour aller opérer de nouvelles recherches soit dans sa chambre, soit sur la véranda, soit dans le jardin ; mais ces perquisitions, comme les précédentes, demeurèrent vaines ; la disparition de la pierre précieuse était incompréhensible et tenait du miracle.

ELIE BERTHET

(A suivre)